

## DISCOURS SUR SAINT BABYLAS ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET MARTYR

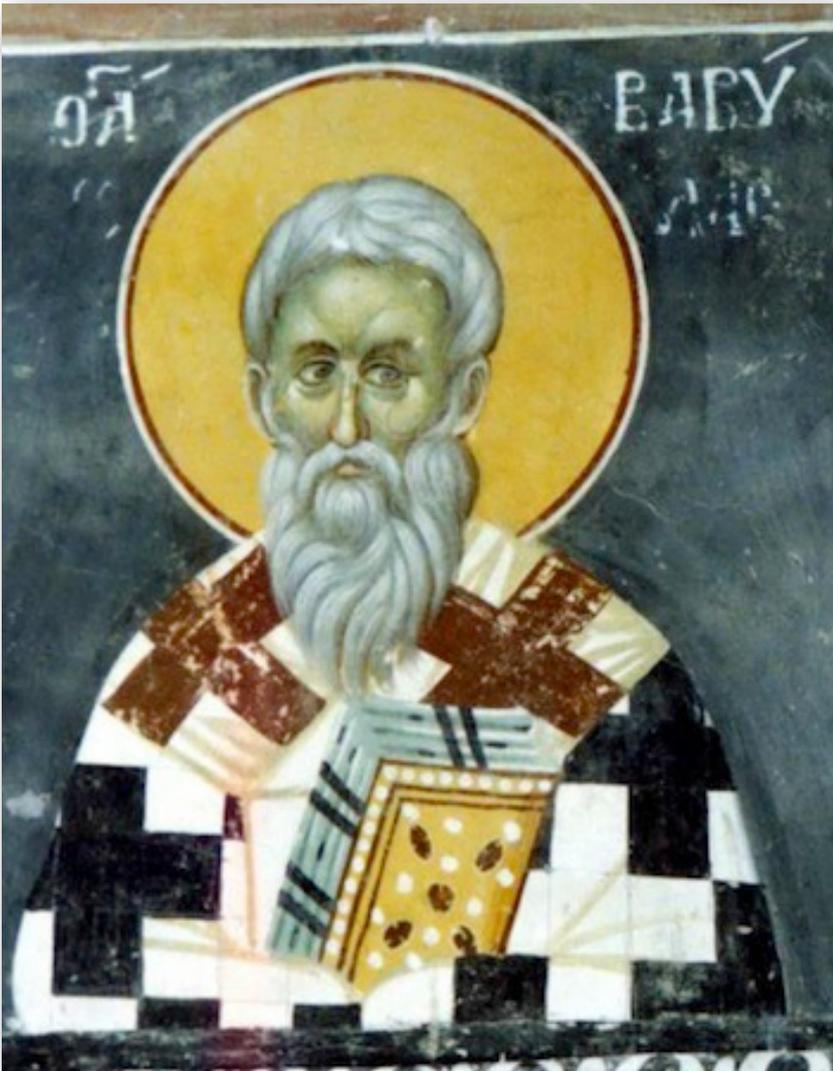
### AVANT-PROPOS

L'homélie sur saint Babylas, que nous mettons la première, a été prononcée après la troisième sur Lazare, et conséquemment dans la même année et au même mois que cette homélie : ce mois est celui de janvier, et ce fut sans doute le 24 de ce même mois, jour auquel tous les martyrologes rapportent la fête de saint Babylas, que l'homélie suivante a été prononcée. Quant à l'année, il n'est pas facile de la déterminer. Que le lecteur se rappelle l'avant-propos des homélies sur Lazare.

A l'homélie sur saint Babylas nous joignons l'opuscule intitulé : *De saint Babylas contre Julien et les Gentils*; nous suivons en cela Savilius et Fronton le Duc. J'ai dit *opuscule*; car je ne pense pas qu'il s'agisse d'un discours prononcé en présence du peuple. Comment un discours aussi long l'aurait-il été en une seule fois ? De plus, on n'y trouve pas la conclusion en l'honneur de la Trinité qui couronne tous les discours de saint Chrysostome. En outre, il s'adresse, dans le quatorzième paragraphe, *aux témoins encore vivants*, langage qui ne paraît pas appartenir à un orateur parlant au public. Vous direz qu'en plusieurs endroits il interpelle des personnes présentes. Il le fait, j'en conviens, mais par un artifice oratoire et à la façon des déclamateurs; car cet opuscule est rempli tout entier de déclamations chargées de tropes et de figures. On pourrait dire encore qu'il composa ce livre pour le lire à ses amis dans une réunion particulière.

Le temps où le saint docteur a composé cet opuscule peut être apprécié au moyen d'un passage où il déclare que vingt ans se sont écoulés depuis la tentative de Julien l'Apostat pour rebâtir le temple de Jérusalem. Or cette tentative a eu lieu en l'année 362 de l'ère chrétienne : par conséquent, ce serait en l'année 382 que ce livre aurait été écrit. On peut accepter cette date, si le calcul de Chrysostome est exact; mais l'écrivain n'est pas toujours sur ce point d'une exactitude irréprochable : c'est pourquoi on ne saurait accepter ce calcul comme parfait et incontestable. Tout ce que nous pouvons affirmer sans témérité, c'est que la composition de cet opuscule remonte environ à l'année 382, quoique rien ne défende de croire qu'elle a eu lieu quelques années après ou quelques années avant.

...



## HOMÉLIE

1. Je voulais bien vous payer aujourd'hui la dette que j'ai contractée dernièrement envers vous. Mais que faire ? Le bienheureux Babylas nous est apparu dans l'intervalle, et il nous a appelés à lui; non qu'il ait fait entendre sa voix, mais il a attiré nos regards par sa face resplendissante. Ne soyez donc pas fâchés, si nous différions l'acquit de cette dette. D'ailleurs, plus nous différerons, plus l'intérêt de la dette augmentera. Et nous vous la paierons avec intérêt, puisque le Maître qui nous a confié cet argent nous l'ordonne. (Luc 29,23). Vous voilà donc rassurés sur ce qui vous est dû et n'ayant rien à craindre ni pour le capital ni pour le revenu. C'est pourquoi ne négligeons pas le gain qui se présente aujourd'hui, et délectons-nous dans les grandes œuvres du bienheureux Babylas.

Comment il a gouverné cette église qui est la nôtre, comment il a maintenu saine et sauve au milieu de la tempête, de l'ouragan et des flots, cette nef sacrée, quelle hardiesse il a déployée en présence de l'empereur, avec quel courage il a donné sa vie pour ses brebis et répandu son sang précieux, ces choses et d'autres semblables, les plus anciens de nos docteurs et votre commun Père vous les raconteront. Les faits les plus reculés, les vieillards pourront vous en donner une connaissance parfaite. Pour moi qui suis jeune, je vous entretiendrai de ce qui est arrivé récemment et de notre temps : je veux parler de ce qui est survenu après la mort et la sépulture du martyr, quand ses restes reposaient dans le faubourg. Les Grecs, je le sais bien, se rident de notre engagement à vouloir nous entretenir des œuvres remarquables d'un homme déjà mort, enseveli et réduit en poussière. Nous ne garderons pas néanmoins le silence; au contraire, nous prendrons précisément la parole afin qu'après l'exposition inattaquable de ces faits étranges, nous fassions retomber ce ridicule sur la tête de nos ennemis. Sans doute un homme ordinaire ne saurait, après sa mort, accomplir de grandes choses. Mais un martyr en accomplira de sublimes et de nombreuses; non certes pour acquérir plus d'éclat, n'ayant pas besoin de la gloire que donne la multitude, mais pour vous apprendre à vous, infidèles, que la mort des martyrs n'est pas une mort, qu'elle est le commencement d'une vie meilleure, le principe d'une existence plus spirituelle, un changement en vertu duquel à un état moins parfait succède un état plus parfait. Ne vous arrêtez pas à ceci, que le corps du martyr est là sous vos yeux, nu et privé de l'influence de l'âme : considérez plutôt qu'une vertu différente et supérieure à la vertu de l'âme l'assiste, la grâce du saint Esprit, qui, par ses prodiges, démontre à tous les hommes la certitude de la résurrection. Si Dieu gratifie des corps privés de vie et réduits en poussière d'une vertu supérieure à celle de tous les corps vivants, à plus forte raison les gratifiera-t-il d'une vie meilleure et plus heureuse que la première au temps des couronnes, Quelles sont donc les grandes œuvres de Babylas ? Ne vous effrayez pas si dans notre discours nous remontons un peu plus haut. Lorsque l'on veut montrer un tableau sous un point de vue favorable, on fait éloigner un peu du tableau les spectateurs, puis on le découvre, la distance leur permettant d'en mieux distinguer les détails. Souffrez, vous aussi, que nous portions le discours un peu en arrière.

Lorsque ce Julien, dont rien n'a égalé l'impiété, fut monté sur le trône impérial et eut pris en main le sceptre, il leva aussitôt le bras contre le Dieu qui l'avait créé, il méconnut son bienfaiteur, et jetant de la terre des regards de haine vers le ciel, il se mit à hurler comme ces chiens furieux qui poursuivent également de leurs aboiements et ceux qui ne les nourrissent pas et ceux qui les nourrissent. Que dis-je ? sa rage était encore plus furieuse. Du moins, ces animaux ont-ils pour leurs maîtres et pour les étrangers une aversion et une haine égales; mais Julien n'avait pour les démons, pour les ennemis de son salut que toute sorte d'égards et de respects; tandis que son bienfaiteur, son Sauveur, ce Dieu qui pour lui n'avait même pas épargné son Fils unique, il le poursuivait de sa haine et de son aversion. Il prenait pour sujet de ses sarcasmes la croix, cette grande chose qui a relevé l'humanité, étendue sur sa face, qui a chassé de tout côté les ténèbres et qui a fait briller sur nous une lumière plus éclatante que celle du soleil. Là ne s'arrêtait pas encore sa fureur, et il s'engageait à exterminer du milieu de la terre la race des Galiléens; car tel était le nom sous lequel il nous désignait habituellement. Pourtant, s'il estimait le nom de chrétien un nom ignominieux et abominable, d'où vient ce désir de nous flétrir par un nom étranger, au lieu de le faire par celui-là ? Mais il savait bien que tout nom supposant des rapports étroits avec le Christ honore infiniment non seulement les hommes, mais encore les anges et les puissances d'en haut. De là toute sorte d'efforts pour nous dépouiller de cet honneur, pour arrêter la prédication de l'Évangile. Chose

impossible, misérable et infortuné que vous êtes; non moins impossible que de détruire le ciel, d'éteindre le soleil, d'ébranler les fondements de la terre ou de la réduire en poudre. Le Christ l'avait prédit dans ces paroles : «Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.» (Mt 24,35) Vous ne voulez pas de la parole du Christ, écoutez du moins la voix des événements. Moi qui sais la valeur d'une sentence divine, ce qu'elle a de fort et d'irrésistible, je crois fermement qu'elle est plus certaine que l'ordre de la nature, que toutes les lois de l'expérience. Mais vous qui rampez encore à terre, qui n'admettez d'autre enquête que celle des raisonnements humains, ne récusez pas le témoignage des faits; je ne vous opposerai plus rien, je ne pousserai pas plus loin la discussion.

2. Quel langage donc les faits tiennent-ils ? Le ciel et la terre, a dit le Christ, périront avant que ne périsse une seule de ses paroles. Un empereur s'est élevé contre la parole du Christ et a menacé d'exterminer tous les dogmes. Où est l'empereur qui a proféré ces menaces ? Il a péri, il est mort, et il est maintenant dans l'enfer subissant un épouvantable supplice. Et le Christ qui a décrété cette sentence, où est-il ? Dans les cieux, où il occupe, à la droite du Père, un trône glorieux et élevé. Cette langue impudente de l'empereur avec ses insolents blasphèmes, qu'est-elle devenue ? de la cendre, de la poussière, la pâture des vers. Et le décret du Christ ? Il brille de tout l'éclat d'une vérité justifiée par l'expérience, il resplendit appuyé sur l'issue des événements comme sur une colonne d'or. Néanmoins, rien n'avait été négligé par l'empereur au moment de soulever contre nous la guerre; il appelait les devins, il rassemblait les enchanteurs, partout régnaient les démons et les esprits mauvais. Or, quels ont été les fruits de cet empressement ? Des villes détruites et la plus affreuse famine. Vous savez et vous n'avez pas oublié certainement la pénurie de vivres qu'offrait la place publique, le tumulte qui remplissait les boutiques, chacun s'efforçant de saisir ce qu'il voyait et de s'enfuir après. Et pourquoi parlé-je de la famine, lorsque les sources vives tarissaient elles-mêmes, des sources dont les flots jaillissaient auparavant plus abondants que des fleuves ? Puisque j'ai parlé de sources, remontons jusqu'à Daphné, et faisons des grandes œuvres du martyr, l'objet de notre discours. Vous désirez, il est vrai, que nous mettions encore à nu les turpitudes des Gentils; comme c'est aussi mon désir, offrons-les à tous les regards; d'autant plus qu'on ne saurait parler des martyrs, sans couvrir de honte les Gentils. L'empereur Julien, étant donc allé à Daphné, ne cessait d'importuner Apollon, le priant, le conjurant, le suppliant de lui révéler quelques points de l'avenir. Que lui répondit ce dieu, ce prophète, cette divinité puissante des Grecs ? Les morts m'empêchent de parler. Toi, brise leurs cercueils, cherche dans la terre leurs ossements, transporte ailleurs leurs cadavres. Quoi de plus impie que des ordres pareils ? Voilà d'étranges lois que le démon établit touchant la violation des tombeaux, de singulières façons de violer l'hospitalité, qu'il imagine. Qui jamais a osé parler de chasser des cadavres ? Qui jamais a vu ordonner l'expulsion de corps privés de vie comme l'a ordonné le démon, bouleversant ainsi de fond en comble les lois universelles de la nature ? C'est, en effet, une loi universellement reçue parmi les hommes qu'il faut cacher le trépassé dans la terre, l'honorer de la sépulture, et l'ensevelir dans le sein de notre mère commune. Cette loi, ni les Grecs, ni les Barbares, ni les Scythes, ni les plus sauvages des mortels ne l'ont jamais ébranlée : tous la respectent, l'observent, tant cette loi semble sacrée et vénérable. Mais le démon arrachant son masque s'élève, le front découvert, contre ces prescriptions générales de la nature; ce sont des êtres impurs, dit-il, que les morts. – Non, les morts ne sont point des êtres impurs. Esprit pervers, ce qui est abominable, c'est la perversité de la volonté. J'avancerai même quelque chose de surprenant, à savoir que les corps des vivants sont plus imprégnés de mal que les corps impurs des trépassés; car ceux-là exécutent les ordres de l'âme, tandis que ceux-ci restent privés de mouvement; or, un corps privé de mouvement et de sensibilité est par cela même à l'abri de toute culpabilité. Je ne prétendrai pas cependant, que les corps des vivants soient naturellement impurs, mais je dirai que partout une volonté pervertie et dépravée est estimée détestable, Non, un cadavre n'est point un être impur, ô Apollon : persécuter une vierge qui veut garder la chasteté, attenter à l'honneur d'une jeune fille, gémir parce que l'on n'est pas venu à bout d'un honteux dessein, voilà ce qui mérite flétrissure et châtement. Il y a eu parmi nous beaucoup de prophètes admirables et grands; ils ont annoncé bien des choses à venir; mais jamais ils n'ont ordonné à ceux qui les interrogeaient d'enlever du sein de la terre les ossements des trépassés. Ezéchiel, se trouvant auprès de ces ossements, loin d'éprouver dans ce voisinage un obstacle, leur rendit la chair, les nerfs, la peau et les rappela à la vie. (Ez 37) L'illustre Moïse n'était point debout au milieu des ossements des morts; mais il avait emporté le cadavre entier de Joseph, et, néanmoins, il prédisait l'avenir. (Ex 13,19) On le comprend, car la grâce du saint Esprit pénétrait les paroles de ces prophètes; tandis que les paroles de ceux-ci ne sont que tromperies et mensonges

impossibles à déguiser. Que la réponse d'Apollon n'ait été qu'un vain prétexte et qu'il ait redouté le bienheureux Babylas, la conduite de l'empereur le prouve : il laissa tous les autres cadavres et ne toucha qu'à celui du martyr. Pourtant, si l'impureté du cadavre, et non la frayeur qu'il inspirait, eût dicté cette conduite, il eût fallu ordonner de briser le cercueil, de le jeter dans les flots, de le transporter dans un désert, de le faire disparaître et de le détruire de quelque autre manière, Voilà comment il fallait traiter un être abominable,. Ainsi agit Dieu, lorsqu'il fit connaître aux Hébreux sa volonté sur les abominations des nations : il leur ordonna de briser les statues des idoles, et non de transporter ces objets impurs des faubourgs dans l'intérieur de la ville,

3. On déplaça donc le corps du martyr. Mais le démon n'en fut pas pour cela plus tranquille; il apprit bientôt que s'il est possible de faire changer de place les ossements d'un martyr, il est impossible de se dérober aux mains du martyr. A peine le cercueil eut-il été porté dans la ville que la foudre tombant sur la tête de l'idole livra tout aux flammes. Si l'empereur ne s'était pas mis en fureur précédemment, il semble du moins qu'il eût dû le faire alors, et assouvir sa rage sur l'église consacrée au martyr. Il n'osa pas cependant, tant sa frayeur était grande. Quoiqu'il vit l'incendie sans remède et qu'il en connût parfaitement la cause, il ne témoigna aucune colère. Ce qui est surprenant, ce n'est pas seulement qu'il n'ait pas détruit le martyrium, mais qu'il n'ait même pas tenté de couvrir de nouveau le temple. Comme il savait l'origine divine de cette catastrophe, il craignait qu'en poussant plus loin ses desseins il n'attirât le feu du ciel sur sa tête. Voilà pourquoi il se résigna à voir le temple d'Apollon réduit à une désolation pareille. Il n'y eut pas d'autre raison pour laquelle il ne répara point cet accident, si ce n'est la crainte : c'est elle qui le contraignit à rester en repos, et cela lorsqu'il savait bien quelle honte en résultait pour le démon, quelle gloire pour le martyr. Et maintenant les murs subsistent comme autant de trophées et ils font entendre une voix plus éclatante que les accents de la trompette et, par leur simple aspect, ils racontent tout aux habitants de Daphné, à ceux de la ville, aux étrangers venus de loin, aux contemporains et aux hommes de l'avenir, le combat, la victoire, le triomphe du martyr. Celui qui reste loin du faubourg, lorsqu'il verra le martyrium privé des dépouilles du saint, et le temple d'Apollon privé de son toit, demandera vraisemblablement la cause de ces deux choses, et ne se retirera qu'après avoir appris toute l'histoire. Tels sont les exploits que le martyr accomplit après sa mort.

Aussi félicité-je votre cité d'avoir honoré ce saint avec tant de zèle. Car, lorsqu'on le transportait de Daphné, la ville entière s'était répandue sur le chemin, et les places publiques étaient désertées par les hommes, les maisons par les femmes, les appartements secrets par les jeunes filles. Tous les âges et tous les sexes accouraient de la ville, comme pour recevoir un père revenant après bien des années d'un long voyage. Vous l'avez confié à un cœur animé d'un même zèle; mais la grâce de Dieu n'a pas permis qu'il restât constamment ici et il a été transporté au delà des fleuves, en sorte que plusieurs contrées ont été remplies des parfums suaves du martyr. Arrivé là, il ne dut pas non plus y être seul, et il eut bientôt pour voisin et pour habitant du même édifice, un personnage dont les mœurs étaient semblables aux siennes. Effectivement, celui-ci fut revêtu de la même dignité et déploya en faveur de la religion la même hardiesse. Aussi, cet imitateur admirable du martyr obtint-il en partage, à bon droit, comme on le sait, le lieu qu'il habitait. Pendant longtemps il fit les plus grands efforts, ne cessant d'écrire à l'empereur, d'importuner les magistrats, et témoignant au martyr même, d'une façon corporelle, le dévouement qu'il méritait. Vous savez et vous vous souvenez comment au fort de l'été à l'heure de midi, il s'y rendait tous les jours avec ses ministres, non comme simple spectateur, mais pour mettre lui-même la main à l'œuvre. Bien des fois il mania des pierres, se suspendit à la corde, et, si quelqu'un demandait assistance, il prévenait en cela les ouvriers. C'est qu'il savait la récompense que lui mériterait une semblable conduite. Aussi persévérait-il à honorer les martyrs, non seulement en élevant de magnifiques édifices, et en célébrant des fêtes continuelles, mais d'une manière bien plus remarquable. Et quelle est cette manière ? Il a imité leur vie, rivalisé avec eux de courage et reproduit en toute chose, autant qu'il était en lui, leur image. Voyez, en effet : les martyrs ont livré leur corps au supplice; celui-ci a mortifié les appétits de sa chair sur la terre. Les martyrs ont supporté l'ardeur des flammes; celui-ci a éteint les flammes de la concupiscence. Les martyrs ont bravé les dents des bêtes féroces; celui-ci a apaisé la fureur des passions, notre ennemi le plus redoutable. Pour tous ces motifs, rendons grâces à Dieu qui nous a donné des martyrs aussi vaillants, des pasteurs dignes des martyrs, pour la perfection des saints, pour l'édification du corps du Christ avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père, en l'unité de l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

## OPUSCULE SUR SAINT BABYLAS

Contre Julien et contre les Gentils.

1. Notre Seigneur Jésus Christ, étant au moment de marcher au supplice et de subir cette mort vivifiante, prit en particulier, dans la dernière nuit, ses disciples, et entre autres exhortations et conseils leur adressa ces paroles : «En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croira en moi, fera les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes.» (Jn 14,12). Il y a eu bien d'autres maîtres qui se sont entourés de disciples et qui ont accompli des miracles; du moins, les Gentils le prétendent : mais aucun d'eux n'a conçu rien de semblable, et n'a osé l'affirmer. Et quoique leur impudence ne connaisse point de bornes, nul des Gentils ne saurait prouver l'existence chez eux d'une prédiction et d'un langage pareils. Plusieurs d'entre eux disent bien qu'un grand nombre de thaumaturges sortis de leur sein ont montré des fantômes de trépassés, et les images de quelques défunts; ils disent bien que l'on a quelquefois entendu des voix sortir des tombeaux; mais que l'un de ces hommes tant admirés chez eux et qu'ils ont honorés comme des dieux après leur mort, ait tenu à ses disciples un propos de ce genre; personne n'oserait le soutenir. Si vous le voulez, je vous dirai pour quel motif ces hommes qui, en toute autre matière, ont menti effrontément et sans rougir, n'ont jamais tenté de forger une imposture de cette sorte. Ce n'est pas au hasard ni sans quelque raison qu'ils s'en sont abstenus. Ils ont compris, dans leur malice, ces hommes pernicieux, qu'en voulant répandre des fables mensongères, il leur fallait présenter des choses vraisemblables, tout-à-fait séduisantes, et dont le caractère erroné fût difficile à constater. Pour prendre des poissons ou des oiseaux, le pêcheur ou l'oiseleur n'iront pas leur présenter l'instrument tout nu; mais ils l'environneront complètement d'un appât et ils viendront ainsi facilement à bout de leur dessein. Si, au contraire, ils découvraient les filets aux regards des animaux dont ils veulent s'emparer, ni les poissons, ni les oiseaux ne s'y engageraient jamais; ou plutôt ils ne s'en approcheraient même pas, et le pêcheur et le chasseur seraient obligés de se retirer chez eux les mains vides. Comme ces Gentils se proposaient d'enlacer les hommes avec leurs filets, ils ne jetèrent pas l'erreur toute nue dans l'océan de la vie. Après avoir façonné et composé des appâts capables de séduire les esprits simples, ils se gardèrent bien de pousser le mensonge trop avant, redoutant tout excès et craignant que le défaut subséquent de mesure ne compromit les succès déjà obtenus. S'ils eussent dit qu'un des leurs avait fait la promesse faite par le Sauveur à ses disciples, ceux qu'ils trompaient se seraient les premiers moqués d'eux, à cause de l'in vraisemblance de cette imposture. Prédire de pareilles choses et les accomplir à la lettre n'appartient qu'à la puissance divine. Si les démons ont bien pu autrefois fasciner les hommes par quelques prestiges, c'est que le plus grand nombre ignorait encore la source de la lumière. Les sacrifices humains, aussi bien que tous les autres sacrifices, prouvent évidemment que ces faits étaient l'œuvre des démons. Ces lois qui ensanglantaient leurs autels de sang humain et qui ordonnaient aux parents d'immoler leurs enfants pour victimes, quel excès de démence ne supposent-elles pas ? Ces esprits mauvais, qui ne sont jamais rassasiés de nos malheurs, qui ne connaissent ni bornes ni limites à la guerre qu'ils poursuivent contre nous et dont la rage est éternelle, comme si ce n'était pas assez pour assouvir leur haine d'immoler les femmes et les enfants sur leurs autels en guise de bœufs et de brebis, inventèrent un homicide d'une scélératesse nouvelle et introduisirent une calamité d'un genre inouï. A ceux qui auraient dû pleurer la mort violente des victimes, ils persuadaient de les pousser vers cette immolation abominable. Et, afin que les lois établies parmi les hommes ne fussent pas seules violées, ils bouleversèrent complètement les décrets mêmes de la nature, la mirent en lutte avec elle-même, et introduisirent parmi les hommes le plus détestable des homicides. Il n'y avait point d'ennemis qu'on redoutât alors autant que les parents, et ceux qui auraient dû jouir de la confiance la plus absolue, étaient précisément l'objet de la défiance et de l'aversion universelle. Les esprits pervers osant de ceux par lesquels Dieu avait accordé aux hommes le spectacle de ce monde pour les priver de ce bienfait, faisaient des auteurs de leur vie les auteurs de leur mort, comme pour leur montrer qu'ils ne retiraient de la bonté de Dieu aucun avantage, n'ayant besoin d'autres bourreaux que de leurs parents. Après cela, quand même quelque grand prodige eût été accompli, à plus forte raison s'il s'agit d'un prodige sans valeur, sans importance et trahissant la fourberie; quand même les choses dont je viens de parler eussent été vraiment grandes, il n'en fallait pas davantage pour montrer aux intelligences qui n'étaient pas trop superficielles ce qu'il fallait

penser des artisans de ces œuvres, de leur perversité, de leur scélératesse, qui ne se proposait en tout que la ruine et le bouleversement de l'humanité.

2. Mais rien de semblable ne nous a été imposé par le Seigneur Jésus : s'il est admirable par ses prodiges, il ne l'est pas moins par ses préceptes, et il mérite à ces titres divers que tous les hommes l'adorent et croient à sa divinité. C'est lui qui par son avènement a mis un terme à cette coutume impie. Ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'il a délivré de cette sauvage et monstrueuse tyrannie, non seulement nous ses adorateurs, mais aussi ceux qui l'accablent de leurs blasphèmes, car il n'y a plus aujourd'hui de gentils qui soient obligés d'offrir à ces divinités de tels sacrifices. Voilà avec quelle bonté Dieu a traité notre race; et les démons ont causé moins de maux aux amis du Seigneur que le Seigneur n'a fait de bien à ses ennemis. Les démons réduisaient leurs adorateurs à devenir les meurtriers de leurs propres enfants. Le Christ a affranchi de cette nécessité des hommes qui le haïssent; et, non content d'éloigner ses serviteurs de cette conduite sauvage et d'établir parmi eux une admirable paix, il a fait de même à l'égard des étrangers, faisant ressortir la tyrannie des démons, leur haine acharnée envers la race humaine par cela qu'ils traitaient en étrangers leurs propres sujets; et en effet ceux-ci leur étaient étrangers. Mais Dieu était à la fois le monarque, le créateur, le sauveur de l'humanité; aussi a-t-il épargné des étrangers comme il épargnait ses propres sujets. Le genre humain était en vérité son œuvre, selon ce mot du disciple : «Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. (Jn 1,11) Raconter tous les témoignages de sa miséricorde, nous ne le pourrions pas en ce moment : du reste, en parlerait-on durant des siècles entiers et avec une intelligence égale à celle des puissances incorporelles, on ne la louerait pas comme elle le mérite. La grandeur de sa bonté, Dieu seul la connaît, parce que Dieu seul est bon dans cette mesure. Ecoutez donc ce qu'il dit à ses disciples : «En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes.» (Jn 14,12) Or il ne les eût point élevés à cet honneur, s'il n'eût été bon à l'excès et sans limite.

Si quelqu'un doutant de la vérité de cet oracle nous demandait en quel temps il s'est accompli, qu'il prenne dans ses mains le livre intitulé *Actes des Apôtres*, où il s'agit non pas de tous les actes de tous les apôtres, mais d'un ou deux apôtres et de quelques-uns de leurs actes, et il verra qu'on étendait les malades sur leurs couches, et qu'en les touchant seulement l'ombre de ces bienheureux les rendait à la santé; il verra de plus que les vêtements de Paul suffirent pour délivrer des possédés du démon qui les agitait. Si l'on prétend que ce sont là de vains mots, et des prodiges imaginaires et inadmissibles, ceux que nous voyons aujourd'hui, suffisent pour fermer et confondre ces bouches blasphématoires et pour imposer un frein à ces langues indomptées. Il n'y a pas sur cette terre de contrée, de nation, de ville, où l'on ne chante ces prodiges que l'on n'admirerait certes pas, s'ils étaient chimériques. Et c'est vous-mêmes qui témoignerez en faveur de cette assertion; et nous n'aurons pas besoin d'autres preuves pour établir la vérité de nos paroles, parce que vous, nos ennemis, vous nous les fournissez abondamment. Dites-moi donc pourquoi les noms de Zoroastre et de Zamolxis ne sont même pas connus de la multitude, ni même de beaucoup de personnes, mais seulement d'un très petit nombre ? Sans doute parce que les histoires que l'on aurait mis sur leur compte n'étaient que des fables. Pourtant et ces hommes et ceux qui ont composé ces histoires passent pour avoir été habiles, les uns à imaginer et à exercer des prestiges, les autres à voiler, le mensonge sous la vraisemblance du discours; mais tout cela n'a ni portée ni valeur lorsque le sujet du discours n'est qu'imposture et mensonge; de même que le sujet étant véritable et certain, tous les moyens imaginés par les ennemis pour combattre la vérité demeurent sans résultat et sans force. C'est que la vérité n'a besoin pour tout auxiliaire que d'elle-même : et l'on chercherait de tout côté à l'obscurcir que, loin de s'évanouir, elle emprunterait aux efforts dirigés contre elle plus de sublimité et de splendeur, elle se rirait des hommes qui s'imposent ces tourments et cette rage inutiles.

Quant à nos prodiges, que vous déclarez des chimères, les tyrans, les empereurs, ces sophistes invincibles dans l'art de la parole, les philosophes même, les enchanteurs, les magiciens, les démons, se sont efforcés de les détruire. «Et leur langue, selon la prédiction du prophète, s'est retournée contre eux, et les traits des enfants les ont cruellement blessés.» (Ps 63,9-8) De leurs persécutions contre nous, les empereurs n'ont retiré d'autre avantage qu'une réputation universelle de férocité : et leur haine envers les martyrs les ayant entraînés à traiter avec barbarie la nature humaine, ils ont attiré sur eux, à leur insu, toute sorte d'opprobres. Les philosophes et les rhéteurs habiles qui avaient obtenu une renommée brillante aux yeux de la foule, les uns par leur honnêteté, les autres par leur éloquence, après avoir engagé la lutte avec nous, ont été couverts de ridicule, et l'on aurait dit des enfants occupés à jouer. Parmi tant de nations et de peuples, ils n'ont pu gagner à leur cause, ni un sage, ni un ignorant, ni

une femme, ni même un petit enfant; et leurs ouvrages sont si peu sérieux que les uns sont oubliés depuis longtemps, et que les autres en grand nombre sont morts en paraissant à la lumière. Si quelques-uns ont été conservés, on trouvera qu'ils l'ont été chez les chrétiens : tel est le peu de frayeur que nous inspirent ces efforts insidieux, c'est ainsi que nous nous rions de ces tentatives et de ces artifices étudiés. Si nous avions des corps de diamant et supérieurs à la corruption, nous ne craindrions pas assurément de prendre dans nos mains des scorpions, des serpents, du feu, nous ferions même étalage de ce pouvoir. De même le Christ nous ayant donné des âmes et une foi de diamant, nous ne redoutons pas davantage le venin de nos ennemis. S'il nous est commandé de fouler aux pieds les serpents, les scorpions, et toute la tyrannie du diable, à plus forte raison les insectes et les vermineux; car telle est la distance qui sépare le pouvoir malfaisant des hommes de celui de l'esprit du mal.

3. Telle est notre religion : pour la vôtre, jamais personne ne lui a fait la guerre. Il n'est pas permis aux chrétiens d'employer la contrainte et la violence pour renverser l'erreur; c'est par la persuasion, par la raison, par la douceur qu'ils doivent opérer le salut des hommes, Aussi aucun des empereurs soumis au Christ n'a établi contre vous les décrets qu'ont établis contre nous les empereurs serviteurs des démons. Malgré ce calme parfait, malgré l'absence de toute persécution, l'erreur de la superstition grecque s'est évanouie naturellement, elle s'est affaissée sur elle-même, comme ces corps dévorés depuis longtemps par le mal, et qui, sans attaque du dehors, se décomposent d'eux-mêmes, se dissolvent insensiblement et périssent. Si donc ce rire satanique n'a pas encore disparu de la terre, le passé suffit pour vous répondre de l'avenir. La plus grande partie du mal ayant été exterminée en peu de temps, il n'y a plus à douter de ce que deviendra la partie qui reste. Lorsqu'une ville a été prise, que ses murs ont été renversés, que ses tribunaux, ses théâtres, ses portiques ont été livrés aux flammes, que tous les hommes valides ont été mis à mort, si quelqu'un apercevait des colonnes à demi-consumées, les débris de quelques édifices debout et parmi eux quelques vieilles femmes ou quelques petits enfants, il ne douterait pas que le vainqueur après s'être acquitté de la tâche la plus difficile, ne vint aisément à bout de ce qu'il y aurait encore à faire. Oui, l'œuvre des pêcheurs n'a rien à craindre, tous les jours elle devient plus florissante. Et ce n'est pas à la faveur du calme et de la facilité qu'elle s'établit au milieu des hommes, mais en dépit des tribulations, des luttes, des combats. Après avoir étendu son empire sur toute la terre et régné sur les âmes de tous les mortels, après avoir joui d'une si grande puissance, accompli de si grands progrès, l'idolâtrie fut détruite par la vertu du Christ. Pourtant la prédication évangélique n'attendit pas une diffusion complète et un établissement solide pour avoir des ennemis : avant d'avoir été plantée et enracinée dans les âmes de ses auditeurs, dès le principe, elle fut obligée d'entrer en lutte avec l'univers entier, «avec les principautés, les puissances, les princes de ce monde de ténèbres, avec les esprits pervers.» (*Eph 6,12*). L'étincelle de la foi n'ayant pas encore propagé l'incendie, de tout côté se répandaient des fleuves et des cataractes. Or vous savez qu'il n'est pas également difficile d'arracher un arbre planté depuis longues années, et l'arbre qui vient d'être planté récemment. Il en était ainsi, lorsqu'un déluge ennemi se précipita, comme je l'ai dit tout à l'heure, sur cette faible étincelle de la piété; et, non seulement cette étincelle n'en fut pas éteinte, mais elle en acquit plus de force et d'éclat, elle se répandit partout en un moment, ravageant, dévorant avec facilité les possessions des ennemis, en sorte que l'édifice de la religion s'éleva rapidement jusqu'à une incroyable hauteur, quoique les instruments de cette construction fussent des hommes faibles et obscurs.

C'est que la raison de ce développement se trouve, non dans la parole ou dans les miracles de ces pêcheurs mais dans la vertu du Christ dont ils étaient animés. Parmi les auteurs de cette révolution, l'un était un fabricant de tentes, Paul; l'autre, Pierre, était un pêcheur : jamais des gens aussi faibles et aussi obscurs n'eussent conçu un pareil dessein, on les aurait regardés comme des fous et comme des insensés. Mais ils n'étaient point des insensés, comme le prouvent les effets de leurs paroles et le nombre de ceux qui aujourd'hui encore leur obéissent. Jamais, non plus, ils n'eussent mis en avant de telles impostures et des vanteries sans fondement. Comme je le disais au commencement, celui qui veut tromper ment sans doute, mais il ne ment pas de manière à ce que tout le monde surprenne sa mauvaise foi. Si, après tous ces événements, malgré les témoignages nombreux en faveur de la vérité, témoignages rendus et par ceux qui ont cru à cette époque, et par ceux qui depuis ont proclamé la foi en tout lieu, et non seulement parmi nous mais encore chez les barbares, et chez des hommes encore plus sauvages que les barbares; si, dis-je, malgré tant de preuves et cette déposition de la terre entière, il y a des hommes qui ne croient pas au passé, et un grand nombre sans enquête et sans examen, qui donc dès la commencement aurait ouvert à cette foi

l'entrée de son âme sans avoir vu les faits ou sans avoir ouï des témoignages dignes de confiance ?

Encore une fois, quel motif aurait déterminé les apôtres à imaginer et à ourdir un semblable dessein ? Ils ne comptaient ni sur leur éloquence; comment l'auraient-ils fait, étant l'un et l'autre illettrés ? ni sur l'abondance des richesses, car à peine avaient-ils le nécessaire, vivant tous les deux du travail de leurs mains. Ils ne pouvaient pas non plus s'enorgueillir de l'éclat de leur race : nous ne savons quel a été le père de l'un tant il était obscur et ignoré; le père de Pierre nous est connu, il est vrai; mais toute la différence qu'il y a, c'est que l'Écriture nous a désigné son nom, et cela à cause de son fils. Que si l'on veut chercher leur patrie et leur nation, on trouvera que l'un était Cilicien, et l'autre citoyen d'une ville obscure, ou plutôt non d'une ville, mais de la dernière des bourgades, car Bethsaïde est le nom du bourg de Galilée, où était né le bienheureux Pierre. Que si l'on veut connaître leurs métiers, on verra qu'ils n'avaient rien de remarquable ni de grand : le métier de fabricant de tentes, quoique moins vil que celui de pêcheur, est cependant inférieur à tous les autres. Or, je vous le demande, où donc auraient-ils puisé l'audace de jouer un tel rôle ? De quelle espérance se seraient-ils flattés ? Sur quoi auraient-ils compté ? Sur le roseau et l'hameçon, ou bien sur le tranchet et sur la tarière ? Mais n'iriez-vous pas vous donner la mort par un lacet ou en vous précipitant, après avoir entrepris une semblable folie ?

4. Supposons, si vous le voulez bien, qu'une chose impossible devienne néanmoins possible, que cet homme sorti d'une barque de pêcheur vienne vous dire : L'ombre de mon corps a ressuscité des morts; et que cet autre sorti d'une boutique où l'on fabriquait des tentes, vienne se vanter de la même chose au sujet de ses vêtements; qui serait assez insensé pour entendre ces propos et y ajouter foi sans preuve aucune ? Pourquoi donc aucun autre artisan n'a-t-il pas, à cette même époque, affirmé la même prétention, ou bien pourquoi d'autres ne l'ont-ils pas affirmée de lui ? Or, si nos prétentions étaient chimériques, il eût été beaucoup plus facile, ce semble, de répandre de semblables impostures postérieurement aux apôtres. Ceux-ci ne pouvaient point s'appuyer sur des précédents pour légitimer leurs espérances de succès en matière d'imposture. Ceux au contraire qui seraient venus après eux, encouragés par leur exemple et induits à compter sur les bons résultats d'une nouvelle tentative, auraient mis certainement la main à l'œuvre avec plus d'ardeur, comme si la raison était bannie de la terre, comme si tous les hommes étaient hors d'eux-mêmes et insensés, et comme s'il était facile à quiconque le voudrait d'avancer et de faire accepter tout ce qu'il lui plairait sur son propre sujet. Jeu, dérision que tout cela, assertions d'une ineptie digne de la gentilité. Si quelqu'un entreprenait d'envoyer contre le ciel une nuée de flèches, comme si elles devaient le déchirer, ou bien d'épuiser l'Océan comme si ses seules mains étaient capables de le faire, personne si poli qu'il fût ne se dispenserait d'en rire, personne si grand qu'il fût, ne pourrait s'empêcher de verser d'abondantes larmes. De même lorsque les Grecs nous opposent leurs contradictions, nous devrions en rire ou en pleurer; car ils entreprennent une œuvre plus difficile encore que celle de percer le ciel et de mettre à nu l'abîme. Jamais la lumière ne sera l'obscurité tant qu'elle sera lumière; jamais non plus la vérité de notre religion ne sera confondue, car elle est la vérité, et la vérité est ce qu'il y a de plus fort. Du reste, les histoires de l'antiquité que la tradition nous a apprises ne méritent pas moins notre foi que les histoires accomplies de notre temps et sous nos yeux, comme le reconnaîtra tout homme sérieux et qui n'a pas perdu le sens. Mais, pour rendre notre victoire encore plus complète, je veux vous raconter un prodige arrivé sous la génération présente. Et ne soyez pas surpris cependant, si en vous promettant de vous raconter un fait tout récent, je rattache à des temps reculés le premier fil de la narration. Je ne m'arrêterai point à ces circonstances, de même que je n'emprunterai rien à l'antiquité qui soit étranger à ce piquant sujet. Ces choses sont nécessaires les unes aux autres, et l'on ne pourrait briser le lien qui les unit : vous le comprendrez parfaitement lorsque vous aurez entendu notre récit.

5. Il y a eu sous nos ancêtres un empereur que je m'abstiendrai de qualifier à tout autre point de vue, mais dont l'attentat odieux que vous allez entendre vous fera comprendre les mœurs barbares. Quel est donc cet attentat ? une nation qui était en guerre avec cet empereur se résolut à mettre fin aux hostilités, à ne pas pousser plus loin le carnage soit dans ses propres rangs, soit dans les rangs des ennemis, à se soustraire aux embarras, aux dangers, à la frayeur, à se contenter de ce qui lui appartenait, à ne pas demander davantage; car il vaut infiniment mieux jouir avec sécurité de biens médiocres que de soupirer après des biens considérables, sauf à vivre toujours dans la crainte et dans le tremblement, toujours préoccupé de faire du mal aux autres ou d'en recevoir. Ayant donc pris la résolution de mettre fin à la guerre et de mener une existence paisible, ces peuples voulurent consolider leur

dessein par un traité inébranlable et par des conditions de même nature. Le traité conclu, les serments échangés, ils s'efforcèrent de décider de plus leur prince à livrer son enfant encore tout petit, comme gage assuré de la paix : il inspirerait ainsi à ses ennemis d'autrefois la plus grande confiance, et leur donnerait un témoignage indubitable de sa parfaite sincérité et de la droiture de ses intentions, en concluant la paix avec eux. Ces raisons persuadèrent le prince, qui livra son enfant à des hommes qu'il estimait des alliés et des amis, et il le livra, comme le montra la suite des choses, au plus barbare des monstres. A peine l'empereur eut-il reçu cet enfant de race royale sous le sceau de l'amitié et de l'alliance, qu'il foula aux pieds et viola ouvertement les serments, les traités, le respect des hommes, la religion envers Dieu, la pitié que l'âge inspire. Ni la jeunesse ne toucha cette bête féroce, ni le châtement qui atteint inévitablement de pareils attentats n'intimida ce cœur sauvage. Il fut également insensible au souvenir des recommandations du père quand, lui confiant son enfant, le lui remettant entre les mains, il le conjurait de veiller sur lui avec une profonde sollicitude, de le traiter comme son propre fils et comme s'il était lui-même son père, de l'entretenir et de l'élever en cette considération, de le rendre digne de la noblesse de ses ancêtres, et qu'après ces paroles il mit la main de l'enfant dans la main du meurtrier et s'éloigna en versant des larmes. Aucune de ces raisons n'agit sur l'esprit de ce scélérat : repoussant violemment ces influences, il consumma ce meurtre abominable.

Car ce crime est encore pire qu'un infanticide; et vous m'en fournissez une preuve, vous qui n'auriez pas été autant affligés, du moins à devoir juger de vos sentiments par les miens, si l'on vous eût dit que ce malheureux immola son propre fils. Alors, avec les lois ordinaires, les lois de la nature eussent paru également violées. Mais ici une foule de circonstances concourent, qui par leur nombre exerçaient une action plus puissante que celle de la nature elle-même. Lorsque je me représente ce petit enfant qui n'avait fait aucun mal, qui avait été livré par son père, arraché au palais de ses ancêtres, à l'abondance, à l'éclat, aux honneurs qui y régnaient, pour aller habiter un palais étranger, en otage, destiné à rassurer ce misérable sur l'exécution du traité; quand je me le représente ensuite égorgé, j'éprouve deux sentiments opposés : mon âme est à la fois déchirée et hors d'elle-même, sous la double action de la colère et de la tristesse. Oui, lorsque je songe à ce scélérat couvert de ses armes, brandissant le glaive, saisissant la gorge de l'enfant, et de cette main qui avait reçu le dépôt dirigeant la pointe de l'arme cruelle, je me sens comme suffoqué et brisé par la fureur. Mais lorsque je m'imagine ce pauvre enfant effrayé, tremblant, exhalant ses derniers gémissements, invoquant son père, l'accusant d'être la cause de sa mort, et l'attribuant non pas à celui qui lui perçait la gorge, mais à l'auteur de ses jours, ne pouvant ni fuir ni se défendre, accablant d'inutiles reproches celui qui l'avait engendré, recevant le coup, se débattant, s'agitant sur le sol, arrosant la terre de ruisseaux de sang, je sens mes entrailles déchirées, les ténèbres voiler mon esprit et comme un nuage de tristesse se répandre sur mes yeux. Mais ce monstre n'éprouva rien de pareil, et il accomplit ce meurtre abominable comme s'il eût eu à immoler un agneau ou un taureau.

Tandis que l'enfant frappé mortellement gisait sur le sol, le meurtrier songeait à dépasser encore ce forfait et à éclipser ce qui venait de se passer par des crimes nouveaux. On croira peut-être que je fais allusion à la sépulture; en sorte que ce misérable aurait même refusé à sa victime un peu de terre après sa mort; non, ce que je vais dire est encore plus horrible : après avoir souillé de ce sang innocent ses mains impures et accompli ce meurtre inouï, comme s'il n'eût commis aucun attentat, dans son impudence et dans sa dureté supérieure à celle de la pierre, il se rendit à l'église de Dieu. On sera vraisemblablement étonné que la vengeance divine n'ait pas frappé un pareil scélérat, ou que Dieu ne l'ait pas foudroyé du haut du ciel et n'ait pas envoyé contre sa face impudente, avant qu'il n'entrât dans le lieu saint, ses flammes vengeresses. Si quelques-uns ont eu cette pensée, je les en félicite et j'admire leur zèle, quoique à mon avis il manque encore quelque chose de très important à cet étonnement, à ces louanges. Sans doute ils ont conçu une juste indignation, à la vue de cet enfant déloyalement égorgé, et des lois divines violées avec cette audace; mais, dans l'ardeur de leur indignation, leur perspicacité n'a pas pénétré aussi avant qu'elle aurait dû le faire, parce que à côté de cette loi fort juste, à la vérité, il en est une autre que l'on met dans les cieux bien au-dessus. Quelle est donc cette loi ? C'est de ne pas punir sur-le-champ les criminels et d'accorder aux prévaricateurs du temps et un délai, afin qu'ils puissent expier ces prévarications et se joindre par le repentir à ceux qui n'ont fait aucun mal. Dieu nous en a donné un exemple au sujet de ce misérable. Il n'en profita pas, il ne rentra pas en lui-même; mais, quoiqu'il le prévît, Dieu dans sa miséricorde n'abandonna pas complètement le pécheur, il ne laissa pas de faire ce qui dépendait de lui, il se transporta lui-même auprès du malade, et

lui présenta les remèdes propres à lui rendre la santé : celui-ci refusa de les accepter, et il maltraita même le médecin que Dieu lui avait envoyé à cet effet. Quant à la nature de ce remède et de ce traitement, voici en quoi elle consista.

6. A l'époque où s'accomplissait ce drame horrible et lamentable, un homme grand et digne d'admiration, si même nous devons l'appeler un homme, veillait sur le troupeau de cette cité. Il avait nom Babylas. De cet homme auquel la grâce de l'Esprit avait confié l'Eglise du Christ fondée en ce lieu, je ne dirai pas qu'il ait surpassé Elie et Jean son émule, de crainte qu'on ne vit en ceci une exagération insupportable; mais telle fut sa vertu qu'il ne le céda pas en générosité à ces grands hommes. Ce ne fut pas un tétarque chargé du gouvernement d'une ville, ni le souverain d'une seule nation, mais le souverain qui régnait sur la plus grande partie de l'univers, un souverain homicide aux ordres duquel obéissaient des peuples nombreux et une armée considérable, un souverain redoutable à tous les points de vue, et par l'étendue de son empire et par la barbarie de ses mœurs, qu'il chassa de l'église comme un esclave vil et méprisable, avec aussi peu de crainte et de timidité qu'un berger en mettrait à écarter du troupeau une brebis malade et contagieuse, pour empêcher le mal de se communiquer aux autres brebis. En agissant ainsi, il confirmait par sa conduite cette parole du Sauveur : que celui-là seul est esclave qui commet le péché, sa tête fût-elle ceinte d'innombrables couronnes, tous les habitants de l'univers fussent-ils soumis à son empire; au lieu que quiconque n'a aucune faute à se reprocher, fût-il au nombre des sujets, surpasserait en dignité tous les monarques.

Le sujet imposa donc hardiment ses ordres à son souverain, l'inférieur jugea l'arbitre de l'univers et porta contre lui une sentence de condamnation. Pour vous, en entendant ces choses, ne passez pas indifféremment devant ces paroles : il suffirait de cette seule circonstance, d'un empereur à qui un de ses sujets interdit l'entrée de l'église pour exciter la curiosité et l'étonnement des auditeurs. Et si vous voulez vous faire une idée exacte de ce spectacle prodigieux, ne vous arrêtez pas à de simples mots; représentez-vous encore les gardes armés de lances et couverts de boucliers, les généraux, les magistrats, les officiers de la maison impériale, les gouverneurs des villes, l'appareil somptueux qui précédait le prince, la foule des courtisans qui marchaient à sa suite et tout le reste de sa cour. Représentez-vous ensuite l'empereur lui-même s'avancant au milieu, le front haut, et sa majesté rehaussée par l'éclat des vêtements de pourpre et par les pierreries dont sa main et les coutures de son manteau étaient couvertes, et dont resplendissait le diadème posé sur sa tête. Ne terminez pas là le tableau; qu'il embrasse encore le bienheureux Babylas avec son extérieur plein d'humilité, son vêtement grossier, son âme contrite, son cœur vide de tout orgueil. Après les avoir dépeints ainsi et rapprochés l'un et l'autre, alors vous comprendrez parfaitement ce prodige. Ou bien, non; même alors vous ne le comprendrez pas parfaitement; car cette magnanimité, aucune parole, aucun tableau ne saurait la reproduire, il faut l'avoir vue à l'œuvre. Celui-là seul comprendrait la fermeté de cette âme généreuse qui pourrait s'élever au faite de la grandeur. Avec quel courage ce vieillard s'avança ! Comme il fendit la foule des gardes ! Comme il ouvrit sa bouche ! Comme il fit entendre sa voix ! n prononça des paroles de blâme, et porta sa main sur cette poitrine embrasée encore de colère et agitée par le meurtre récent ! Comme il repoussa l'homicide ! Rien de ce qui venait de se passer ne l'effraya et ne refroidit sa résolution. Ô âme inaccessible à la crainte, ô cœur sublime ! Ô courage céleste et fermeté digne des anges ! Comme s'il n'eût eu sous les yeux qu'une peinture murale de tout cet appareil, cet homme généreux poursuivit avec intrépidité son dessein. C'est que les livres divins lui avaient appris que toutes les choses du monde ne sont qu'un songe et qu'une ombre, encore moins que cela. C'est pourquoi loin de l'effrayer, ce spectacle ne lui inspira que plus de hardiesse. Cet appareil visible transporta sa pensée jusqu'au Souverain d'en haut, assis sur les chérubins et sondant les abîmes, jusqu'au trône glorieux et sublime, jusqu'à l'armée céleste, jusqu'aux phalanges innombrables des anges et des archanges, jusqu'à la barre redoutable, jusqu'au jugement incorruptible, jusqu'au fleuve de feu et jusqu'au Juge lui-même. Se détachant de la terre pour se transporter tout entier dans les cieux, comme s'il eût été en face du Juge suprême, et s'il l'eût entendu lui ordonner de chasser du troupeau sacré ce scélérat, ce misérable, il le repoussa et le sépara du reste du troupeau, n'accordant aucune attention aux choses sensibles capables d'inspirer de la frayeur, et n'hésitant pas à prêter main forte par sa résistance mâle et énergique, aux lois de Dieu qui avaient été violées. Quel devait être, je vous le demande, son courage dans les autres circonstances ? Lui qui résistait à un empereur avec cette liberté, lequel des autres hommes aurait-il redouté ? Pour moi, je croirai volontiers : oui, dis-je, je croirai volontiers je suis certain que cet homme n'a jamais dit une parole, n'a jamais fait une action par haine ou pour capter la faveur, et que la crainte, la

flatterie encore plus puissante que la crainte, et toutes les passions semblables, si nombreuses parmi les hommes, ont rencontré en lui une résistance énergique et généreuse, et n'ont jamais imprimé la moindre altération à la rectitude de son jugement. Si les vêtements d'un homme, son sourire, sa démarche indiquent ce qu'il est, à plus forte raison de telles œuvres sont-elles capables de nous donner à l'égard du saint évêque une idée du reste de sa vie. Ce n'est pas seulement à cause de sa magnanimité qu'il mérite notre admiration, mais pour l'avoir déployée dans une certaine mesure qu'il n'a pas ensuite dépassée.

7. Telle est, en effet, la sagesse du Christ : en matière de résistance elle ne permet d'excès ni dans un sens ni dans un autre, et elle observe en toute chose la modération. Il aurait pu néanmoins, s'il l'avait voulu, franchir ces limites. Un homme qui avait renoncé à la vie, et certes, il ne se serait pas présenté tout d'abord, s'il ne se fût armé de cette résolution, – pouvait assurément se permettre toute sorte de procédés, accabler l'empereur d'outrages, lui arracher le diadème, meurtrir son visage de coups, puisqu'il lui avait posé la main sur la poitrine. Mais il ne fit rien de pareil; car le sel spirituel avait pénétré son âme. Il ne faisait rien sans raison et sans motif, tout avec un jugement droit, des pensées élevées et des vues saines. Il n'agit pas comme les sages des Grecs qui jamais n'observent la mesure convenable et qui toujours, pour ainsi parler, restent en fait de courage en deçà ou vont au delà des limites convenables; de telle façon qu'ils ne sauraient mériter la réputation de force, mais bien celle de toute autre passion déraisonnable de lâcheté quand ils n'atteignent pas la mesure, de forfanterie et d'orgueil lorsqu'ils la dépassent. Il n'en était pas ainsi de notre bienheureux : loin de mettre à exécution ce qui se présentait à son esprit, il assujettissait tous ses desseins à un examen scrupuleux, les mettait en harmonie avec les lois divines et ne passait qu'ensuite à l'exécution. Voilà pourquoi il ne se contente pas d'une section superficielle, afin de ne pas omettre la plus grande partie du mal; ni d'une section trop profonde, afin de ne pas compromettre la santé par la grandeur excessive de la plaie : proportionnant au contraire celle-ci au mal, il a suivi dans sa cure une marche irréprochable.

De là je conclurai hardiment qu'il a été exempt d'emportements, de lâcheté, de jactance, d'orgueil, de haine et de flatterie. Quoiqu'un doive s'en étonner, le dirai-je ? j'admire moins la hardiesse de notre bienheureux à l'encontre de la fureur du souverain, que son intelligence des bornes où il devait la contenir, sans rien dire et sans rien faire au delà. Et vous en trouverez la preuve en ce qu'il vous sera très facile de citer un grand nombre de personnes qui, ayant observé le premier de ces points, ont failli sur le second. Parler simplement avec hardiesse, le premier venu pourra le faire. Mais le faire dans l'occasion et au temps convenable, avec la modération voulue, avec l'intelligence des choses, exige une âme grande et admirable. Seméi outragea bien avec une singulière hardiesse le bienheureux David, et le qualifia d'homme de sang; mais je n'appellerai pas cœca hardiesse, courage; je l'appellerai plutôt intempérance de langue, effronterie, insolence, démençe, tout enfin hormis hardiesse ou courage. Il faut, ce me semble, lorsque l'on doit adresser des reproches, éloigner son âme autant que possible de l'effronterie et de la démençe, et concentrer toute son énergie dans la nature des expressions et des choses. Les hommes de l'art qui ont à amputer quelque membre gangrené ou à réprimer quelque inflammation, n'aborderont pas l'opération bouillants de colère, mais ils commenceront par rétablir leur âme dans le calme nécessaire, afin que son agitation ne devienne pas un obstacle à l'exercice de leur art.

Si pour guérir les corps il faut tant de calme, quel calme exigerons-nous de celui qui guérit les âmes, de quelle philosophie voudrions-nous qu'il soit orné ? D'une philosophie beaucoup plus considérable évidemment, d'une philosophie semblable à celle de notre grand martyr. Il nous a donné en quelque sorte des règles et des limites qui pussent nous servir par analogie de mesure en tout le reste, en repoussant ce misérable des sacrés parvis. Au premier aspect, on ne voit dans ce fait qu'une seule action; mais si on l'envisage et si on l'examine de toute part avec attention, on y trouvera une deuxième, une troisième action également méritoires et un trésor d'une intarissable utilité. Celui que l'on repoussait de la sorte était unique, mais ceux qui en retirèrent un avantage étaient en grand nombre. Tout ce qu'il y avait d'infidèles dans l'empire gouverné par ce tyran, – et il embrassait la plus grande partie de l'univers, – furent saisis d'étonnement et de stupeur lorsqu'ils apprirent la hardiesse dont le Christ animait ses serviteurs, et ils méprisèrent la servilité, l'abjection, la bassesse qui régnaient parmi eux, et ils virent les différences qui existaient entre la noblesse des chrétiens et l'infamie des gentils : Les hommes qui dans leurs rangs sont investis des fonctions sacrées ont plus d'attention pour les empereurs que pour leurs maîtres et leurs idoles : c'est par crainte des empereurs qu'ils rendent un culte à leurs divinités, de manière que les esprits mauvais remercient eux-mêmes les empereurs des honneurs qui leur sont rendus. Aussi,

arrive-t-il au pouvoir un empereur qui n'honore pas leurs divinités, entrez dans les temples des idoles, et vous verrez de toute part les araignées tapisser les murs de leurs toiles, l'idole couverte de tant de poussière que l'on n'aperçoit plus ni le nez, ni les yeux, ni aucune autre partie du visage; des débris d'autels seulement debout, la plus grande partie en ayant été détruite; l'herbe pousse partout avec tant d'abondance que vous croiriez voir, si vous l'ignoriez, un amas de fumier. La raison en est qu'autrefois les prêtres des idoles pouvaient à l'aide de leurs statues dérober et manger ce qu'ils voulaient. Pourquoi maintenant se donnent-ils tant de peine ? En retour de leurs soins et de leurs hommages, ils n'attendent de leurs dieux aucune récompense, car ceux-ci ne sont que du bois et de la pierre : ce qui les détermine à rendre ce culte mensonger, ce sont les honneurs accordés par les souverains aux idoles. Mais ces honneurs s'évanouissent, lorsque les empereurs reviennent à des idées de sagesse et adorent le Fils de Dieu.

8. Il n'en est pas ainsi de notre culte, c'est tout le contraire. Lorsqu'un prince qui partage notre foi en ce qui concerne la gloire de Dieu, vient à monter sur le trône impérial, les affaires des chrétiens sont languissantes, tant les suffrages humains leur sont peu favorables. Lorsqu'il y a au pouvoir un empereur impie qui nous persécute avec acharnement et multiplie les maux autour de nous, alors tout est chez nous prospère et florissant, alors c'est le temps des récompenses et des trophées, des couronnes et des proclamations, alors c'est le temps où se déploie le courage. Si l'on nous objecte qu'il existe encore des villes animées envers les idoles de la même superstition et de la même folie, outre qu'on en citera seulement un très petit nombre, cela ne fera rien d'ailleurs à notre raisonnement : l'hypothèse est toujours la même; seulement au lieu de l'empereur, ce sont les habitants de la ville qui contribuent à maintenir le culte de l'idolâtrie. La raison de ce culte se trouve dans les festins crapuleux, dans les orgies du jour et de la nuit, dans le son des flûtes et des cymbales, dans ces propos dont la turpitude dépasse toutes les bornes, et dans ces actes plus infâmes encore, dans cette gloutonnerie poussée à l'excès, dans cette ivresse dont les transports aboutissent à la plus ignoble démente; tels sont les moyens honteux qui servent encore de soutien et d'appui à l'erreur chancelante. Les personnages les plus riches recueillant ceux que leur paresse condamnerait à mourir de faim, les mettant au rang de leurs parasites et des chiens qui viennent chercher autour de la table leur nourriture, gorgent leurs estomacs avides des restes de leurs impurs repas, et en font ensuite ce qu'ils veulent.

Pour nous qui avons en horreur votre stupidité et votre perversité, nous ne nourrissons pas ceux que la paresse condamne à souffrir la faim, mais nous les engageons à subvenir par le travail à leurs besoins et aux besoins d'autrui. Ceux dont le corps est infirme, nous permettons qu'ils reçoivent des riches la nourriture strictement nécessaire. Quant aux orgies, aux festins, aux débauches, et à toutes les autres folies et turpitudes, nous les avons bannies et nous avons mis à la place tout ce qu'il y a d'auguste, tout ce qu'il y a de chaste, tout ce qu'il y a de juste, tout ce qu'il y a de bon, tout ce qui est une source de vertu et de louange. Les prétentions que les Grecs affichent en faveur de leurs philosophes, font voir que leur conduite n'est qu'orgueil, arrogance et puérilité. Personne chez les chrétiens ne s'est enfermé dans un tonneau, et ne s'est montré en public revêtu de haillons. Quoique ces actes semblent mériter quelque admiration et supposent bien des souffrances et des misères supportées, ils ne sont dignes néanmoins d'aucun éloge. C'est un effet de la perversité du diable d'entraîner ses serviteurs à de telles épreuves, une source de tortures : on est victime de ses séductions et le jouet d'un ridicule suprême. Toute souffrance à laquelle n'est attaché aucun bien n'est louable à aucun degré. Il y a même aujourd'hui des misérables perdus de vices qui font des choses ben plus extravagantes que le philosophe dont nous parlions tout à l'heure. Les uns mangent des clous pointus et aiguisés, les autres ramassent des chaussures et les dévorent, les autres se portent à des extrémités encore plus détestables. Pourtant toutes ces choses sont plus extravagantes que le tonneau et que les haillons; mais nous n'approuvons pas plus les unes que les autres, et nous estimons également malheureux, nous plaignons avec larmes et ce philosophe, et ces derniers, et tous ceux qui pratiquent des jongleries aussi absurdes.

Cependant le philosophe du tonneau répondit à un prince avec une grande liberté de langage. – Voyons de près cette liberté si grande, si par hasard elle ne serait pas plus vaine que le prodige du tonneau. Quelle fut donc cette liberté ? Au temps où le Macédonien commençait son expédition contre les Perses, ce prince s'étant approché du philosophe et lui ayant fait demander s'il n'avait besoin de rien : «Rien, répondit le philosophe qui se réchauffait au soleil, si ce n'est que tu cesses de me faire ombre.» N'êtes-vous pas confus ? Ne vous voilerez-vous pas la tête ? N'irez-vous pas vous cacher dans le sein de la terre pour vous être glorifié de choses dont il vous faudrait rougir ? N'eût-il pas mieux valu que ce philosophe

couvert d'habits moins sordides fût occupé à travailler et qu'il eût exposé au roi une demande utile, que d'être assis avec ses haillons, et de se réchauffer au soleil, à l'exemple de ces petits enfants à la mamelle, que les nourrices après les avoir baignés et couverts de parfums exposent ainsi, pour la même raison qui y amenait ce philosophe, dont la requête eût parfaitement convenu à une femme vieille et misérable ? Mais sa hardiesse n'est-elle pas surprenante ? Elle l'est, et il n'y a même rien de plus prodigieux. L'homme de bien doit se proposer en tout l'utilité commune et la réforme des mœurs d'autrui; mais cette demande d'un peu plus de soleil, quelle cité, quelle maison, quel homme, quelle femme a-t-elle sauvés ? Dites-moi donc quels ont été les fruits de cette hardiesse : nous vous avons montré, nous, ceux de la hardiesse du martyr, et plus nous irons en avant, mieux nous vous les découvrirons.

9. En attendant il châtia l'insolence de l'empereur, et il la châtia comme un prêtre a le droit de le faire; il mit un frein à l'ardeur des grands, il soutint les lois de Dieu ébranlées, il tira vengeance de cet homicide affreux, et la vengeance la plus redoutable pour ceux dont l'esprit est sensé. Vous vous souvenez assurément encore quelle émotion embrasait chacun des auditeurs lorsque nous parlions de ce crime, tous désirant tenir le meurtrier entre leurs mains et souhaitant de voir paraître d'un côté ou de l'autre un vengeur de ce forfait. Voilà ce qu'a fait notre bienheureux; il a imposé au criminel une peine convenable, une peine capable de le ramener, s'il n'eût pas été d'une insensibilité extrême : il ne demanda pas à l'empereur de s'éloigner du soleil qui le réchauffait, et de ne pas lui faire ombré; mais, au moment où celui-ci franchissait effrontément l'enceinte sacrée et où il y portait la confusion, le martyr le repoussa loin de la maison du Seigneur, comme il eût repoussé un chien ou un esclave criminel. Vous le voyez, ce n'est pas simplement par vanterie que notre saint a montré, à mon avis, la puérité des prétendus miracles de vos philosophes. – Mais le philosophe de Sinope a observé la chasteté, il a vécu dans la continence et il a même renoncé à l'union qu'autorise la loi. – Ajoutez donc comment et de quelle manière il l'a fait. Vous ne l'ajouterez pas, et vous consentirez plutôt à le frustrer de la gloire de la chasteté que d'indiquer comment il l'a observée, tant cette manière est honteuse et flétrissante. Passons au babil, aux vains efforts et aux turpitudes des autres. Quelle utilité, je vous le demande, résulte-t-il des mœurs infâmes dont le philosophe de Stagyre donna l'exemple ? Quel bien y a-t-il dans l'union des mères et des sœurs qu'ordonnait le philosophe du Portique ? Et le chef de l'Académie, et son maître lui-même, et d'autres que l'on a admirés encore davantage, je montrerais qu'ils ont poussé encore plus loin la turpitude, et je dépouillerais des voiles de toute allégorie cette pédérastie que la philosophie antique regardait comme une chose honorable, si le discours ne devait pas nous entraîner trop loin, si une autre question ne réclamait pas notre attention et s'il ne suffisait pas de l'exemple d'un seul pour découvrir le ridicule de tous les autres. Lorsque le prince des philosophes, celui qui semble l'emporter par l'austérité de la doctrine, la hardiesse de son langage et par sa tempérance, pousse l'absurdité, l'infamie, l'ineptie jusqu'à déclarer indifférent l'usage de la chair humaine comme nourriture; pourquoi combattre davantage les autres en présence du ridicule, de la puérité et de la stupidité que montre à tous les regards celui des philosophes qui marche à leur tête et qui les surpasse tous en éclat ?

Revenons donc au point de départ de cette digression. Voilà comment notre bienheureux confondit les infidèles, rendit les fidèles plus pieux, les soldats, les chefs, les gouverneurs aussi bien que les simples particuliers, leur prouvant que parmi les chrétiens porter le titre d'empereur ou le dernier de tous, c'est ne porter que des noms, et que le front ceint du diadème n'est pas plus vénérable que celui du plus obscur chrétien lorsqu'il a mérité des reproches et des châtiments. En outre, il a fermé la bouche à ces impudents qui prétendaient que notre religion n'était qu'une œuvre artificielle et sans consistance, en leur mettant sous les yeux par ses actes la hardiesse des apôtres et leur enseignant qu'il a dû y avoir autrefois des hommes de même trempe, d'autant plus que les miracles opérés par eux leur communiquaient une plus grande autorité. Cn troisième résultat tout aussi peu indifférent est celui-ci : Pour les princes et les prêtres qui paraîtront à l'avenir il a abaissé la pensée des uns et élevé celle des autres, déclarant que l'homme investi du sacerdoce exerce sur la terre et sur tout ce qui s'y passe une surveillance plus légitime que celle de l'homme revêtu de la pourpre; qu'il ne faut pas retrancher de la grandeur de cette autorité, et qu'il vaut mieux perdre la vie qu'une puissance reçue de Dieu avec une dignité céleste. Quiconque meurt de cette façon pourra, même après sa mort, être utile à tous ses frères : celui qui abandonne son rang, non seulement après sa mort il n'est utile à personne, mais durant sa vie il augmente la mollesse du plus grand nombre de ses subordonnés, et il est en hutte aux outrages et aux risées des infidèles. Au sortir de cette vie, c'est avec honte et confusion qu'il se présentera devant le tribunal du Christ, d'où les puissances chargées de cet office l'entraîneront au feu de

l'enfer. C'est pourquoi un sage nous donnait ce conseil : «Ne composez pas votre visage au préjudice de votre âme.» (Ec 4,26) S'il y a de l'imprudence à feindre avec un homme outragé, celui qui garde le silence et qui reste indifférent en présence des lois divines violées, quel châtement ne méritera-t-il pas ?

Avec ces leçons le saint martyr nous en a donné une autre non moins précieuse, à savoir que chacun doit remplir son devoir, dût-il n'en retirer aucun profit. Sa hardiesse à l'égard de l'empereur ne lui servit de rien : néanmoins il remplit son devoir jusqu'au bout et ne laissa rien en arrière. C'est le patient qui dans sa stupidité rendit inutile la science de son médecin et empêcha dans sa fureur que le remède ne fût appliqué à la blessure. Comme s'il n'eût pas suffi à son impiété d'avoir commis un meurtre et d'avoir franchi effrontément le seuil du temple de Dieu, à ce meurtre il en ajouta un autre. On eût dit même qu'il voulait éclipser le premier par le second et que les maux précédents fussent effacés par la grandeur des maux qui allaient suivre. Telle est la rage du démon, qu'il conduit l'homme d'une extrémité à l'autre; c'est pourquoi il donna à ces deux crimes un caractère d'affinité et de correspondance. Le premier, le meurtre de l'enfant, fut plus cruel que le second; le second, le meurtre du bienheureux Babylas, fut plus impie que le premier. Un homme qui a goûté une fois du péché et qui reste insensible, augmente de beaucoup la gravité du mal. Telle une étincelle tombant sur un amas de matériaux embrase sur-le-champ ce qui se trouve auprès, et ne s'arrêtant pas là promène partout ses ravages, acquérant une puissance destructive d'autant plus grande que les flammes rencontrent plus d'aliments; en sorte que la quantité des bois enflammés menace ceux qui ne le sont pas encore, la flamme se faisant une arme les uns contre les autres: telle péché, lorsqu'il s'est emparé des sentiments de l'âme, sans que personne extirpe le mal, devient d'autant plus redoutable qu'il avance davantage. C'est pourquoi les péchés subséquents sont souvent plus graves que les précédents, les péchés qui surviennent précipitant l'âme dans un orgueil et dans un mépris plus incurables, la dépouillant par là de toute sa force, et en même temps développant celle du mal. C'est ainsi que plusieurs sont tombés dans toute sorte de crimes pour n'avoir pas combattu l'incendie dès le commencement; c'est ainsi que ce misérable ajouta à ses premiers crimes des crimes encore plus horribles. Après avoir mis à mort cet enfant, il passa du meurtre à une tentative sacrilège contre le temple : poursuivant cette voie, il s'éleva avec arrogance contre le sacerdoce, précipita le saint chargé de fers dans un cachot, le punissant et tirant ainsi vengeance de ses bienfaits; et, quand il aurait dû l'admirer, le couronner et l'honorer plus qu'un père, il le réduisit à porter les fers des scélérats, à subir les horreurs de la captivité.

10. Comme je le disais donc, une fois que le péché s'est déchainé sans que personne ne se soit jeté au devant pour lui barrer le passage, il devient ensuite impossible de l'arrêter et de le contenir : il est semblable à ces chevaux furieux qui, après avoir rejeté le frein de leur bouche, mis leur cavalier à bas, terribles à ceux qui se portent au devant, échappent à toute atteinte et se brisent d'eux-mêmes avec une impétuosité aveugle dans les précipices. Si l'ennemi de notre salut inspire aux âmes cette fureur, c'est afin de les surprendre dans la privation de toute sorte de soins, et de les accabler ainsi de persécutions et de maux, Dans les maladies corporelles, tant que les patients permettent aux personnes qui les soignent de les approcher, l'on conserve un grand espoir de les sauver; mais si dans des accès de frénésie ils se mettent à frapper des pieds et à mordre ceux qui veulent les guérir de leur mal, alors leur état devient désespéré, moins encore à cause de la nature du mal lui-même qu'à cause de l'éloignement de ceux qui pourraient les délivrer de leur fureur. C'est dans une fureur semblable que tomba le personnage dont nous parlons : saisissant son médecin, tandis qu'il opérait sa blessure, il le chassa aussitôt et l'envoya le plus loin possible de sa maison. C'était le drame d'Hérode, non plus frappant seulement les oreilles, mais se déroulant sous les yeux avec les péripéties les plus étonnantes : le diable le faisait jouer de nouveau sur le théâtre du monde avec un appareil beaucoup plus considérable. Au lieu du tétrarque, il y avait un empereur; au lieu d'un crime unique, il s'agissait d'un double crime, crime beaucoup plus affreux que le crime d'Hérode; en sorte que non seulement le nombre, mais encore la nature de ces crimes augmentait le funèbre éclat de cette tragédie. Il ne s'agissait pas ici comme autrefois du mariage outragé, d'un commerce criminel, mais du meurtre beaucoup plus impur d'un enfant, de la tyrannie la plus cruelle d'une violence exercée non contre une femme, mais contre la sainteté elle-même : c'est avec ces éléments que l'esprit mauvais ourdit sa fable.

Plongé dans un cachot, notre bienheureux se réjouissait de ses fers, mais il gémissait sur la perte de son persécuteur. Ni un père, ni un maître, lorsque c'est la méchanceté de leurs enfants ou de leurs disciples qui accroît leur considération, n'éprouvent à ce sujet un plaisir sans mélange de tristesse; aussi Paul disait-il aux Corinthiens : «Ce que nous demandons à

Dieu, c'est que vous ne fassiez aucun mal, non pas pour acquérir nous-même une plus haute estime, mais afin que vous accomplissiez ce qui est bon, quand même nous devrions perdre de notre considération.» (II Cor 13,7) De même, cet homme admirable désirait alors plus vivement le salut de son disciple que la récompense de sa captivité; il désirait qu'en revenant à de meilleurs sentiments celui-ci l'eût privé de sa gloire; ou plutôt il aurait voulu, qu'il ne fût jamais tombé dans un tel malheur. Les saints ne veulent point de couronnes au prix du malheur des étrangers. S'ils n'en veulent pas à ce prix, à plus forte raison au prix des maux de ceux qui leur appartiennent. Voilà pourquoi le bienheureux David, après son triomphe, après sa victoire, ne faisait que gémir et pleurer, parce que le malheur de son enfant en avait été le prix. Quand ses officiers partaient pour la guerre, il ne cessait de leur recommander l'usurpateur, et il modérait l'ardeur de ceux qui se proposaient de le mettre à mort, par ces paroles : «Epargnez mon enfant Absalon.» (II R 18,5) Absalon immolé, il le pleurait, et il appelait son ennemi au milieu des gémissements et des larmes les plus amères. Si telle est la tendresse d'un père selon la nature, quelle sera celle d'un père selon l'Esprit. Que la paternité selon l'Esprit ait plus de tendresse que la paternité selon la chair, jugez-en par ces paroles de Paul : «Qui est faible sans que je sois faible ? Qui est scandalisé sans que je brûle moi-même ?» (II Cor 11,29) Mais ces paroles n'expriment que l'égalité des deux sentiments : encore qu'un père parle rarement ainsi, accordons qu'il arrive jusque-là, nous apporterons alors une preuve plus forte. Et où la trouverons-nous ? Dans les entrailles elles-mêmes, dans les paroles du législateur. Quelles sont ces paroles: « Si vous voulez leur pardonner ce péché, pardonnez-le leur; sinon effacez-moi du livre que vous avez écrit.» (Ex 32,31-32) Il n'y a pas de père qui, pensant jouir d'une infinité de biens, préférerait être châtié avec ses enfants. Or, l'Apôtre, dont la grâce dirigeait tous les sentiments, poussait sur ce point à cause du Christ la tendresse beaucoup plus loin. Non seulement il préférerait être châtié avec ses enfants, comme dans le cas précédent, mais il eût volontiers acheté le salut des autres au prix de sa propre perte : «Je souhaiterais, disait-il, que Jésus Christ me rendit moi-même anathème pour mes frères, pour ceux qui me sont unis selon la chair.» (Rom 9,3) Voilà la tendresse, voilà la miséricorde qui remplissaient les âmes des saints; c'est pour cela que les entrailles du martyr étaient plus cruellement déchirées à la vue de la perte de plus en plus imminente de l'empereur. Sa conduite précédente n'avait pas eu seulement pour motif la douleur de voir le temple souillé, mais de plus la bienveillance qui l'inclinait vers lui. Car celui qui viole la majesté du culte divin, quoiqu'il ne l'altère en aucune façon, se précipite lui-même dans un abîme de maux.

11. En conséquence, ce tendre père, voyant la colère entraîner cet enfant sacrilège dans le précipice, s'efforçait d'arrêter son élan aveugle, comme on s'efforcera de retenir en arrière par la violence un coursier rebelle au frein. Mais ce malheureux ne le permit pas : rongé par le mors, résistant de toutes ses forces, obéissant à la colère et à la fureur, au lieu d'obéir à la droite raison, il se jeta dans le gouffre de la suprême perte, et, tirant le saint de la prison, il ordonna de le conduire à la mort chargé de chaînes. Ce qui apparaissait alors était tout le contraire de la vérité : l'un, enchaîné, était néanmoins libre de tout lien, et des liens formés par le fer, et de ces autres encore plus lourds, je veux parler des soucis des peines et de toutes les afflictions qui nous assaillent dans cette vie passagère : l'autre, qui paraissait libre de toute chaîne de fer et de diamant, était chargé de liens beaucoup plus terribles, enchaîné par les liens du péché. Au moment d'être immolé, le bienheureux martyr demanda qu'on ensevelit son corps avec ses fers, montrant par là que ces choses réputées ignominieuses, deviennent augustes et resplendissantes lorsqu'on les porte pour le Christ, et que loin d'en avoir honte, il faut plutôt s'en glorifier. Il imitait en cela le bienheureux Paul, qui parlait à tout propos de ses stigmates, de ses chaînes, de ses liens, fier et noblement orgueilleux de ce dont rougissaient les autres. Que les autres en rougissent, l'Apôtre nous le montre dans son discours devant Agrippa. Comme celui-ci lui disait : «Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien.» Paul répondit : «Plût à Dieu que non seulement il s'en fallût peu, mais encore que vous et tous ceux qui m'écoutent devinssiez chrétiens, à la réserve de ces chaînes;» ce qu'il n'eût pas ajouté, si l'on n'eût vu généralement dans les chaînes quelque chose d'ignominieux. (Ac 26,28-29) Comme les saints étaient remplis d'amour pour le Seigneur, ils acceptèrent avec empressement pour lui toutes ces souffrances, et ils n'en étaient que plus joyeux. De là ce mot d'un apôtre: «Je me réjouis dans mes afflictions.» (Col 1,24) Luc parle dans le même sens des autres apôtres. Après avoir été cruellement flagellés, dit-il, ils revenaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le Christ.» (Ac 5,41)

De peur donc qu'un infidèle ne s'imaginât que ses luttes et ses souffrances fussent le résultat de la nécessité, le saint voulut que les symboles de ces mêmes luttes fussent ensevelis

avec son corps; il serait alors évident qu'il les avait embrassées, aimées avec transport, à cause de son ardente charité pour le Christ. Et maintenant encore, avec ses cendres reposent aussi ses fers, enseignant à tous ceux qui sont préposés aux églises à souffrir, s'il le fallait, la captivité, la mort, toutes les tortures, avec courage et même avec bonheur, plutôt que d'exposer la liberté qui nous a été confiée à la moindre atteinte, à la plus légère flétrissure. Voilà de quelle manière glorieuse ce bienheureux martyr quitta la vie. Quelqu'un pensera peut-être que nous devons, nous aussi, finir là notre discours, par la raison qu'après la vie il n'y a plus ni devoirs à remplir, ni courage à déployer, tout comme, passé le temps des combats, les athlètes n'ont plus de couronnes à gagner. Que les gentils raisonnent de la sorte, on le comprend, puisque toutes leurs espérances sont renfermées dans les bornes de la vie présente; mais nous pour qui le trépas est le commencement d'une vie supérieure, nous sommes loin d'admettre et de professer de telles idées. Et c'est nous qui sommes dans le vrai; nous le montrerons plus à propos dans un autre discours. En attendant, les grandes choses accomplies par le généreux Babylas après qu'il eut quitté la terre, viennent puissamment à l'appui de notre parole. Il avait combattu pour la vérité jusques à la mort, donné son sang dans la lutte en résistant au péché, sacrifié son âme plutôt que d'abandonner le rang où l'avait placé le grand Roi; il était mort avec plus de gloire que les hommes les plus valeureux : aussi lui-même est désormais dans le ciel, et la terre possède le corps qu'il avait mis au service de la vertu; car tel est le partage des deux substances qui constituaient l'athlète. Il aurait pu certes monter au ciel comme Enoch, être enlevé comme Elie, puisqu'il avait été l'émule de l'un et de l'autre; mais Dieu, dans son amour pour les hommes, dans son désir de nous ménager mille moyens de salut, nous ouvre une voie nouvelle pour nous conduire à la vertu, en laissant au milieu de nous la dépouille mortelle des saints.

En effet, après la puissance de la parole vient celle des tombeaux où les corps des saints sont renfermés, pour entraîner à l'imitation de leurs exemples les âmes de ceux qui contemplent ces restes sacrés. Du moment où l'on est là devant cette châsse, on y puise aussitôt la sublime énergie de la sainteté. La vue de ce pieux monument, en venant frapper une âme, l'excite et la soulève : c'est comme si celui qui gît là confondait ses prières avec les nôtres, faisait sentir sa présence, se manifestait à nos yeux. Sous une telle influence, on est rempli d'une merveilleuse ardeur et l'on s'éloigne de ces lieux comme si l'on venait de changer de nature. Pour vous convaincre à quel point les sentiments de ces morts glorieux, par l'impression des objets visibles, passent dans l'âme des vivants, songez à ceux qui s'avancent courbés sous le poids de la tristesse : ils ne sont pas plutôt en présence de ces tombes vénérées, qu'ils aperçoivent en quelque sorte, au lieu de la tombe elle-même, celui dont elle renferme le corps, les appelant à lui dès qu'ils ont foulé le seuil de son tombeau. Un grand nombre de ceux qui ont versé des larmes, inconsolables, n'ont pu consentir à se séparer des pieux monuments auxquels s'attache la mémoire des personnes enlevées à ce monde : ils ne l'auraient pas fait, si la vue de ce lieu même ne leur avait procuré quelque consolation. Mais que dis-je, le lieu, la tombe ? souvent un habit qui frappe nos regards, un mot qui revient à la pensée, réveille soudain notre âme, ravive le souvenir de ceux qui ne sont plus. Voilà pourquoi Dieu nous a laissé les reliques des saints.

12. Or, que ce ne soit pas ici un vain étalage de paroles, que tout cela soit réel et n'ait pas d'autre but que votre bien, c'est ce que peuvent aisément prouver, et les miracles chaque jour accomplis par l'intercession des martyrs, et la foule qu'ils attirent sans cesse, et, d'une manière non moins signalée, les œuvres saintes dues à notre bienheureux, même après sa mort. Et dans le fait, après qu'il eût été enseveli conformément à ses désirs, et lorsque un temps considérable se fût écoulé depuis sa sépulture, au point qu'il ne restait plus dans son tombeau que des ossements et de la cendre, un homme qui devait régner plus tard jugea convenable de transporter ce tombeau dans ce faubourg de Daphné; et cette pensée venait de Dieu, qui guidait à son gré l'âme du prince. Voyant, en effet, que la jeunesse s'était emparée de ce lieu pour en faire le théâtre de ses désordres, et qu'on avait à craindre qu'il ne fut abandonné par les honnêtes gens, par tous ceux qui veulent mener une vie régulière, il envoya quelqu'un pour mettre un terme à ces outrages dont son cœur s'était ému. Par une disposition de la Providence, tous les genres d'agrément et de beauté se trouvaient réunis en ce lieu, des eaux abondantes, un air pur, un sol fertile, un ciel doux et tempéré, tout ce qui peut, non seulement réjouir l'homme, mais encore lui faire glorifier la bonté du Créateur. Or, l'ennemi de notre salut, qui s'efforce toujours de faire tourner à son avantage les dons de Dieu, avait usurpé cet heureux séjour pour en faire le rendez-vous d'une jeunesse voluptueuse et la demeure même des démons; il en avait terni la gloire par une fable impure, et ce magnifique faubourg était ainsi soumis à son empire.

Cette fable, la voici : La jeune Daphné était la fille du fleuve Ladon. – C'était l'usage chez les idolâtres de donner aux fleuves des enfants et de changer ses enfants en des êtres insensibles; on inventait bien d'autres prodiges pareils. - Cette jeune fille d'une remarquable beauté fut un jour aperçue par Apollon; il ne put la voir sans éprouver pour elle une ardente passion, et il se mit à sa poursuite afin de l'enlever; comme elle fuyait, elle arrêta sa course dans ce faubourg. Sa mère alors, pour la dérober à l'insulte, la reçut promptement dans son sein, puis, au lieu de la jeune fille, produisit une plante du même nom; et le dieu qui la poursuivait avec tant d'ardeur, trompé dans ses désirs, n'embrassa qu'un arbre. Dès ce moment il s'appropriait l'arbre et le lieu; c'est là qu'il établit désormais sa demeure, c'est le lieu qu'il choisit et qu'il aima de préférence à toutes les autres contrées de la terre. On ajoute que le roi qui régnait alors lui fit bâtir un temple et dresser un autel, pour que ce démon eût un adoucissement à ses frénétiques transports. Telle est la fable; mais ce qui ne l'est pas, c'est le mal dont elle a été la source. Après qu'une jeunesse corrompue, comme je l'ai déjà dit, eût flétri par ses excès et ses orgies la beauté de ce séjour, le diable, pour étendre et propager le mal, plaça là ce démon et donna cours à cette histoire imaginaire, si bien faite pour enflammer les passions et corroborer l'impiété.

Dans le but de détruire ce foyer de vices, le prince ne pouvait pas employer un plus habile moyen : donner au saint une telle demeure, c'était envoyer le médecin aux malades. S'il avait usé de son pouvoir souverain pour interdire l'accès de ce faubourg aux habitants de la ville, on l'eût accusé de tyrannie, ou même de barbarie et de cruauté; s'il l'avait permis aux personnes sages et vertueuses, en le défendant aux amis de l'intempérance et de la volupté, il se fût engagé dans une voie sans issue, puisqu'il aurait fallu discuter chaque jour et juger la vie de chacun. Il pensa donc que la meilleure solution de ces difficultés serait la présence du bienheureux martyr; que celui-ci pouvait seul abattre la puissance du démon et corriger les mœurs de la jeunesse. Il ne fut pas trompé dans son espoir. En effet, dès qu'un homme arrive à Daphné et qu'en entrant dans le faubourg il aperçoit le monument du martyr, il est saisi d'une crainte salutaire, comme le serait un adolescent dans la joie d'un festin, en voyant un maître redouté se dresser tout à coup devant lui et lui prescrire du regard la modération et la décence dans le boire et le manger, dans la parole et le rire. Pénétré d'un sentiment religieux à cet aspect et croyant apercevoir le martyr lui-même, il s'approche aussitôt de la tombe sacrée; là une crainte encore plus vive s'empare de son cœur, il se dépouille entièrement de sa nonchalance, il est transporté d'une noble ardeur en se retirant. Ceux qu'il rencontre en chemin, à son retour dans la ville, il les envoie puiser la même sagesse et le même bonheur à Daphné; à peine s'il peut s'empêcher de pousser ce cri : «Réjouissez-vous dans le Seigneur avec crainte;» (Ps 2,11) volontiers il ajouterait avec l'Apôtre : «Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, n'importe l'action que vous faites, ayez toujours pour but la gloire de Dieu.» (II Cor 10,31) Et ceux qui dans la ville même, après des repas somptueux, subjugués par la passion et secouant le frein de la tempérance, se sont abandonnés aux funestes entraînements du plaisir, il leur ouvre sa maison malgré leur état d'ivresse et ne permet pas qu'ils rentrent chez eux avec les mêmes hallucinations; il les ramène par le sentiment de la crainte à la sobriété qu'ils pratiquaient avant de se plonger dans le désordre. Un léger souffle de vie passe en quelque sorte dans l'homme tout entier quand il approche des saintes reliques, un souffle qui n'ajoute rien au corps, mais qui va droit à l'âme, la remplit de vigueur, la revêt de beauté, et, la débarrassant de tout fardeau terrestre, la réjouit, la rend prompte et légère, de pesante et d'affaissée qu'elle était.

13. Les agréments naturels de Daphné attirent vers ce lieu les hommes les moins sensibles; et le martyr, se tenant là comme dans un endroit favorable à la pêche, tend des pièges aux visiteurs et les prend dans ses filets. Il commence alors par les faire rentrer dans l'harmonie de l'ordre, et ne les renvoie que lorsqu'ils sont dans la disposition d'honorer ce qu'ils avaient outragé de leur amour. Comme, en effet, les hommes ne veulent pas, les uns par indifférence, les autres à cause des sollicitudes de la vie, se rendre au tombeau des martyrs, la divine sagesse leur a présenté cette amorce, afin de procurer ainsi la guérison de leur âme. Il en use envers eux comme on le fait envers un malade qui refuse de prendre un remède salutaire : on enduit la coupe de miel pour que la potion soit acceptée. On s'achemine donc vers la santé spirituelle alors qu'on se transporte en ce lieu; ce n'est plus seulement par l'attrait du plaisir, c'est encore par celui de la sainteté que beaucoup sont entraînés vers le faubourg. Les personnes les plus vertueuses n'ont que le second motif, celles qui le sont moins ont les deux à la fois; avec une vertu plus faible encore, on n'en a pas d'autre que le premier. Dès qu'on est là le martyr vous appelle à lui, ranime vos forces, vous revêt d'une éclatante armure et vous met à l'abri de tous les dangers. Ce qui se passe alors est une chose

merveilleuse : des hommes plongés dans la mollesse et l'apathie s'élèvent aux abnégations de la vertu; à la folie succède la sagesse; c'est comme si l'on tombait dans la fournaise sans éprouver les atteintes du feu. Quand les ardeurs de la jeunesse, en effet, les fougues du caractère, les influences du vice et de la satiété, se répandant avec plus de violence que la flamme, égarent la raison, des yeux de ceux qui le contemplant le saint fait tomber dans leur âme une douce rosée, qui calme les effervescences de la nature, éteint l'incendie et distille dans les cœurs les purs sentiments de la piété. C'est ainsi qu'il brisa le joug de la volupté. Comment renversa-t-il l'empire du démon ? D'abord il le frappa d'impuissance et discrédita sa fabuleuse histoire; puis, il le chassa lui-même.

Avant de vous dire la manière dont il l'expulsa, je vous prie de remarquer avec attention que ce n'est pas là le premier usage qu'il fit de son pouvoir en arrivant ici; mais qu'il commença par le réduire à l'inaction et au silence, à tel point que le démon demeura plus muet qu'une pierre. Or, il n'était pas moins beau de le vaincre en le retenant auprès de soi, que de le chasser. Celui qui se jouait auparavant de tous les hommes, n'osait pas même soutenir la vue des cendres du bienheureux Babylas : Telle est la puissance des saints, que de leur vivant il suffit de leur ombre ou de leur vêtement pour mettre les démons en fuite, et de leur tombe après la mort pour les faire trembler. S'il en est donc qui ne croient pas à ce que l'Écriture nous dit des apôtres, qu'ils rougissent enfin d'une telle impudence, en voyant ce qui se passe sous nos yeux. Celui qui jadis avait triomphé de la gentilité tout entière, gourmandé maintenant par un martyr comme par un maître, a mis fin à ses aboiements et n'ose plus élever la voix. On put croire en premier lieu que son silence tenait à la cessation des sacrifices et des autres cérémonies de son culte. Les démons sont ainsi faits, que lorsque s'exhale l'odeur et la fumée des victimes et que le sang coule en leur honneur, ils sont là pour s'en repaître, comme des chiens avides se jettent sur une proie sanglante; et quand il n'y a plus personne qui leur fasse de telles offrandes, ils sont en quelque sorte consumés par la faim. Qu'on immole ces victimes, qu'on célèbre ces honteuses solennités, qu'on accomplisse des mystères qui ne sont pas autre chose que d'infâmes amours, l'enfance outragée, le mariage avili, la famille dissoute, sans parler des rites lugubres et sanguinaires, ni des repas encore plus hideux qui les suivent; c'est alors que les démons accourent et se réjouissent; et cela quand bien même les immolateurs seraient des artisans de maléfices et d'impostures, le fléau du genre humain : autres ne sont pas du reste les ministres de ces impiétés. L'homme sage, en effet, modeste et pieux, repousse les festins et l'ivresse, ne prononce jamais une parole obscène et n'écoute pas ceux qui pourraient en prononcer. Ah ! si de tels dieux avaient quelque souci de la vertu chez les hommes, s'ils avaient le moins du monde à cœur le bonheur de ceux qu'ils adorent, ils auraient dû se proposer avant tout la pureté de la vie, la sainteté des mœurs et rejeter bien loin ces repas sacrilèges. Mais, comme rien ne leur est plus doux que la perte des hommes, ils trouvent leur joie dans ce qui fait le désordre de notre vie, dans ce qui ruine de fond en comble tous les biens : voilà les honneurs qu'ils réclament.

14. C'est aussi pour ce motif que le démon de Daphné parut d'abord se taire; mais il fut évident plus tard qu'il était sous la pression d'une nécessité supérieure : la crainte le dominait et comme un frein l'empêchait d'user de ses artifices accoutumés pour tromper les hommes. D'où le savons-nous ? Soyez sans crainte. Je me hâte de vous le montrer, afin de couper court à toutes les négations impudentes qui pourraient se produire, soit sur les faits anciens, soit sur la puissance de notre martyr, soit sur la faiblesse du démon. Ce n'est ni par de simples conjectures ni par des raisonnements spécieux que je mettrai ce point en lumière; il me suffira d'en appeler au témoignage du démon lui-même. C'est lui qui vous a fait une mortelle blessure et qui a ruiné toute votre confiance. Mais que cela n'excite pas votre courroux : ce n'est pas volontairement qu'il a dépouillé son prestige; il ne l'a fait que contraint par une force supérieure à la sienne. Par quel moyen et de quelle manière ? Après la mort de l'empereur par les soins duquel la translation du martyr avait été faite, son frère fut publiquement investi de la souveraine puissance par celui dont il la tenait lui-même, sans toutefois recevoir le diadème avec l'empire; car la dignité du frère mort fut la mesure de celle du nouvel empereur. Celui-ci, homme fourbe et méchant, crut devoir dans les premiers temps simuler des sentiments chrétiens, par égard pour l'auteur de sa fortune; mais aussitôt que ce dernier eut également quitté la vie, il jeta le masque, se montra tel qu'il était, et son attachement au culte des démons, qu'il avait jusque-là tenu secret, il le fit éclater au grand jour, à la vue de tous les hommes; ses décrets allèrent de toute part restaurer les temples des idoles, relever leurs autels, rétablir les cérémonies autrefois célébrées en leur honneur, aplanir toutes les voies pour y ramener les peuples.

Dès lors les magiciens, les imposteurs, les devins, les augures, les représentants de toutes les vieilles superstitions accoururent de tous les points du monde; on voyait le palais se remplir d'êtres infâmes et qui naguère fuyaient la société. Des hommes qui mouraient de faim, pris en flagrant délit d'empoisonnements et de maléfices, qui n'avaient de séjour que les prisons ou les mines; d'autres qui pouvaient à peine subsister en exerçant les métiers les plus vils, transformés tout à coup en prêtres, en hiérophantes, brillaient au sommet des honneurs. Tels étaient aussi ceux que le prince envoyait à la tête des armées et des provinces; il s'entourait d'hommes dégradés, de femmes arrachées aux autres du vice, et c'est avec une semblable cour qu'il se produisait dans toute la ville et jusque dans les derniers carrefours. Le cheval de l'empereur et ses gardes se tenaient bien loin en arrière; tandis que les pourvoyeurs de la corruption et les courtisanes les plus éhontées, toutes les recrues de la débauche entouraient la personne du monarque et se promenaient avec lui dans l'agora, lançant en l'air des paroles, poussant des éclats de rire comme on pouvait en attendre de gens sortis de telles officines. Nous savons bien que ces choses paraîtront incroyables à la postérité, car c'est là l'hyperbole de l'extravagance; il n'y a pas un simple particulier, quelle que soit la bassesse de sa condition et celle de ses sentiments, qui voulût de la sorte afficher son déshonneur en public. Pour ceux qui vécurent alors et qui vivent encore, ils n'ont pas besoin de discours : ce dont ils furent témoins par eux-mêmes, ils l'entendent maintenant raconter. Et j'écris sous l'œil et le contrôle de ces témoins, pour qu'on ne puisse pas supposer qu'en m'enfonçant dans les ténèbres des âges j'invente en toute liberté. Il y a parmi nous des vieillards, il y a même des hommes jeunes qui ont vu ces excès : je les adjure tous, si j'ai ajouté la moindre circonstance, de s'avancer et de me démentir. Ils ne peuvent me reprocher des additions : mais des omissions, ils le peuvent, par la raison qu'il n'appartient pas à la parole d'atteindre à de pareilles ignominies. Quant à ceux qui plus tard refuseraient d'y croire, je leur dirai que de semblables ministres conviennent parfaitement au culte du démon appelé parmi vous Vénus. Il ne faut donc pas s'étonner si l'apostat, qui s'était abandonné sans réserve aux caprices des démons, n'avait aucune honte de ce que ses dieux regardaient comme un honneur. Qui pourrait peindre les évocations des morts et les immolations des enfants ? Ces sacrifices, en effet, usités avant la venue du Christ, mais que la lumière de l'Évangile avait fait cesser, il eut l'audace de les renouveler, en secret cependant et dans l'ombre; car, tout souverain qu'il était, bien que possédant un pouvoir sans limites, l'énormité de ce crime et de cette impiété dépassait encore la grandeur de sa puissance. Il osa cependant les commettre.

15. Cet empereur se rendit donc fréquemment à Daphné avec de nombreuses offrandes : les sacrifices furent multipliés, les torrents de sang coulèrent des flancs des victimes; il demandait avec instance au démon de lui rendre une réponse en rapport avec les pensées qui l'agitaient en ce moment. Tout le courage de l'esprit impur alla jusqu'à dire : «Celui qui sait le nombre des grains de sable et l'étendue de la mer, voit la pensée du sourd, entend celui qui ne parle pas.» Ce sont les expressions même de l'oracle; car il ne voulut pas avouer d'une manière franche et formelle qu'il demeurerait muet, qu'il ne pouvait pas élever la voix à cause de saint Babylas et de cette puissance qui résidait dans son voisinage : il eût craint de s'exposer ainsi à la risée de ses adorateurs. Dans le but de voiler sa défaite; il explique son silence par un autre motif; mais ce motif le rend encore plus ridicule que son silence. En effet, le mutisme dont il était frappé ne manifestait que sa faiblesse; au lieu qu'en s'efforçant de cacher une chose qui de sa nature ne pouvait pas être cachée, il trahissait, avec sa faiblesse, son déshonneur et son impudence. Quel est donc ce motif ? – Daphné, dit-il, est un lieu plein de cadavres; et c'est là ce qui l'empêche de rendre des oracles. – Combien n'eût-il pas mieux valu, misérable, confesser la puissance du martyr que de mettre en avant un si grossier prétexte ? Voilà quelle fut la réponse du démon; et le monarque insensé, comme un acteur qui joue son rôle sur la scène, vint aussitôt au tombeau du bienheureux Babylas. – Mais comment se fait-il, êtres pervers et les plus pervers des êtres, à moins que vous ne cherchiez à vous tromper réciproquement, ou que vous ne soyez d'accord pour la perte des autres, comment se fait-il que toi, d'abord, tu parles de morts, sans en nommer, sans en désigner aucun, et que toi, ensuite, sans plus d'hésitation que si tu venais d'entendre un nom, une désignation précise, tu laisses de côté toutes les autres tombes pour attaquer uniquement celle du saint ? Dans le fait, d'après la réponse du démon, il eût fallu déterrer tous les morts qui pouvaient être à Daphné, éloigner le plus possible de la vue des dieux cet étrange épouvantail. – Mais ce n'est pas de tous les morts, objectera-t-on, qu'il a voulu parler. – Eh ! que ne le disait-il alors d'une manière claire ? Tandis que tu jouais cette comédie, le démon te laissait à deviner cette énigme. – Pour moi, je parle de morts en général, semble-t-il dire, pour que ma défaite ne paraisse pas au grand jour; et d'ailleurs, je craindrais d'appeler le saint par

son nom : c'est à toi de me comprendre; éloigne le martyr sans t'occuper d'aucun autre, puisque c'est lui qui nous ferme la bouche.

Celui-là connaissait bien la démence de ses adorateurs, il les savait incapables de découvrir un piège aussi mal déguisé. Car enfin, supposons-les tous dépourvus de sens et d'intelligence; ils ne pouvaient pas encore s'empêcher de voir une semblable défaite, tant elle était évidente et manifeste. – Si les cadavres des hommes, en effet, sont une chose aussi pestilentielle, aussi repoussante que tu le dis, à plus forte raison les cadavres des bêtes; dans la mesure bien certainement de l'infériorité de cette dernière espèce, par rapport à la première. Or les restes d'un grand nombre de chiens, de singes, d'ânes, étaient enfouis autour du même temple; c'est donc par là qu'il fallait commencer, si toutefois, dans ton opinion, l'homme n'est pas au-dessous du singe. – Où sont maintenant ceux qui, flétrissant cette noble créature de Dieu, ce splendide serviteur de l'homme, le soleil, l'assignent au démon, prétendant même que celui-ci ne se distingue pas de celui-là ? Mais le soleil, dans sa course autour du monde, touche de ses rayons une infinité de morts répandus sur la terre; il n'est rien dont il détourne sa lumière et son efficacité par crainte d'une souillure : et votre Dieu, pour qui la plus honteuse corruption, la magie, le meurtre, bien loin d'exciter sa répulsion et sa haine, sont un objet de prédilection, de complaisance et d'amour, déteste néanmoins les corps humains ! L'aspect du mal est pour ceux-là même qui le commettent une chose détestable et digne de toute réprobation; tandis qu'un corps privé de mouvement et de vie ne mérite ni désaffection ni blâme. Mais vos démons sont ainsi disposés qu'ils abominent ce qui n'est nullement abominable, et qu'ils acceptent avec honneur ce qui n'est digne que de haine et d'exécration.

Un homme de bien ne se laissera jamais détourner d'un projet utile ou de l'accomplissement d'un devoir par la vue d'un cadavre. Pourvu qu'il jouisse de la santé de l'âme, habiterait-il au milieu des tombeaux, il ne laissera pas pour cela de pratiquer la tempérance, la justice, toutes les vertus. Tout artisan fera sans difficulté les travaux qui le concernent et les fournira comme toujours à ceux qui recourent à son art, quoiqu'il se trouve dans le voisinage des morts; bien plus, il travaillera, s'il le faut, à la construction de leurs monuments funèbres : sculpteurs, tailleurs de pierre, ouvriers sur le bois ou sur l'airain, tous y contribuent pour leur part. Apollon seul est empêché par les morts, à ce qu'il déclare, d'exercer son métier, qui consiste à prévoir les choses futures. Nous comptons même parmi nos pères dans la religion, de grands, d'admirables personnages qui prédisaient l'avenir quatorze siècles avant sa réalisation, et qui pour prophétiser n'exigeaient rien de semblable, ne faisaient entendre aucune récrimination, ne demandaient pas qu'on démolit les tombeaux voisins, qu'on en rejetât les cadavres; ils ne connaissaient pas, eux, cette étrange et sacrilège violation des sépultures : et cependant plusieurs d'entre eux habitaient chez des nations impies et perverses; d'autres vivaient au milieu des barbares, c'est-à-dire au sein de la dégradation et de la corruption la plus complète. N'importe, ils annonçaient toujours la vérité; la perversité des autres ne nuisait en rien à la clarté de leurs visions. Pourquoi cela ? C'est que, dans ce qu'ils disaient, les prophètes obéissaient au souffle inspirateur de la puissance divine; tandis que le démon, entièrement dépourvu qu'il est de cette énergie supérieure, ne peut dès lors rien prophétiser; et c'est pour dissimuler son impuissance qu'il est obligé d'inventer des choses en apparence plausibles, mais au fond dignes de risée. Comment, je vous prie, n'avait-il auparavant rien dit, rien imaginé de semblable ? C'est qu'alors il pouvait donner pour prétexte l'abandon de ses adorateurs. Mais, cette excuse n'étant plus possible, il s'est retranché derrière les morts, afin d'échapper à de nouvelles humiliations. Il reculait en quelque sorte devant le déshonneur; et c'est vous-mêmes qui le forcez dans ses derniers retranchements par vos hommages et vos sacrifices, en ne lui permettant plus de dire que son culte est délaissé.

16. Sur la parole du dieu, le comédien fait enlever la châsse, pour que la défaite subir paraisse à tous les regards, ne soit ignorée de personne. Si le démon avait dit : C'est la présence du saint que m'enlève la parole; mais ne touchez à rien, ne faites aucun éclat; sa faiblesse n'eût été connue que de ses affidés, et ceux-ci n'auraient pas révélé cette honte aux autres. Mais non, il fait tout ce qu'il faut pour rendre sa faiblesse bien publique, comme si c'était là son plus ardent désir; voudrait-on la cacher, ce sera désormais impossible. Comment l'illusion serait-elle maintenue, quand de tous les morts le martyr seul est éloigné ? Ce ne sont donc plus uniquement les habitants de la ville, du faubourg ou des campagnes environnantes, ce sont encore les étrangers, venus même de loin, qui, ne voyant plus la tombe du saint à sa place et qui demandant la cause de cette disparition, apprennent que, sollicité par l'empereur de rendre des oracles, le démon a déclaré qu'il ne le pouvait pas jusqu'à ce qu'on l'eût délivré de la présence du bienheureux Babybas. Mais, ô plaisante divinité, tu pouvais bien du moins

recourir à d'autres subterfuges, selon ta louable habitude, et fabriquer, comme toujours, une réponse qui se prêtât à tout événement. Ainsi tu disais au célèbre Lydien que, s'il passait le fleuve Halys, il renverserait un grand empire; puis, tu le livrais au bûcher. Dans ton oracle sur Salamine, c'est le même genre d'habileté, une alliance de mots non moins ridicule. Dire en effet : «Vous ferez périr les enfants nés de la femme,» vaut bien ta réponse au sujet du Lydien. Mais ajouter à cela : «Soit qu'on répande, soit qu'on réunisse les fruits de Cérès,» c'est plus ridicule encore, et digne tout au plus des baladins qui vont parler dans les carrefours. Tu pouvais aussi cacher ton ignorance sous un voile plus épais; car cet artifice ne t'est pas moins familier. Il est vrai que tous alors t'auraient pressé de leurs questions, ne comprenant pas et voulant savoir le sens de ta réponse.

Un autre moyen te restait, te réfugier dans les astres, comme tu l'as fait si souvent sans en rougir de honte; car ce n'est pas à des hommes ayant la raison que s'adresse ta parole, c'est à de lourds animaux, ou même à des êtres moins raisonnables encore. Tes derniers adorateurs sont-ils donc plus intelligents que ces Grecs qui entendirent tes anciens oracles et ne surent pas découvrir tes mensonges ? Mais peut-être les aurait-on découverts cette fois ? – Il te fallait alors avouer la vérité à l'un de tes prêtres : il eût sans doute mieux que toi trouvé le secret de déguiser ta défaite. Qui t'a donc poussé, misérable, à te jeter dans une impudence aussi manifeste ? – Peut-être cependant n'est-ce pas ta faute : ce sera l'empereur qui, jouant mal son rôle d'histriion, s'est attaqué seulement au saint, quand tu venais de lui parler de tous les morts indistinctement. – C'est lui dès lors qui t'aurait trahi, qui aurait dévoilé ta ruse. Ce serait certes sans le vouloir; car le même homme ne saurait à la fois t'honorer par de telles offrandes et t'infliger un tel affront. – Au fond, c'est le martyr dont la puissance les frappe tous d'aveuglement et ne leur permet pas de voir la réalité des choses : toute cette trame était dirigée contre les chrétiens; mais, au lieu d'atteindre ceux qui devaient en être les victimes, le ridicule en retomba sur les auteurs. Les frénétiques croient toujours se venger du prochain quand ils vont se heurter contre les murs et vomissent contre les personnes présentes toute sorte de malédictions, se déshonorant eux-mêmes par une telle conduite, et non ceux qui sont l'objet de leur fureur : c'est l'image de ce qu'on vit alors. On traînait par les chemins la vénérable châsse : le martyr, comme un vaillant athlète, rentrait alors dans sa ville; il allait recevoir une seconde couronne sur le théâtre même où la première lui avait été décernée. Si quelqu'un n'admettait pas la résurrection, en voyant le saint martyr faire après sa mort des œuvres plus éclatantes que pendant sa vie, désormais il rougirait de confusion.

Tel, en effet, qu'un généreux capitaine, il ajoute les trophées aux trophées, à la gloire acquise une gloire encore plus belle, aux merveilles accomplies des merveilles encore plus grandes. Il avait auparavant lutté contre l'empereur seul; il luttait maintenant contre l'empereur et contre le démon. Il avait rejeté le monarque hors de l'enceinte sacrée; et le voilà qui ne laisse pas de place à l'esprit du mal dans toute l'étendue de Daphné : il n'avance pas la main, comme la première fois; c'est avec une force invisible qu'il triomphe d'un invisible ennemi. Vivant, il fit par sa noble fierté trembler un prince homicide; mort, il a confondu par la seule présence de sa cendre l'orgueil de l'empereur et celui du démon, à qui l'empereur servait d'instrument en cette circonstance. Or qu'il ait frappé ces derniers d'une terreur beaucoup plus grande, voici ce qui le prouve clairement : le premier, s'étant emparé de lui, le chargea de fers et le fit mourir; les autres n'ont fait que le déplacer. D'où vient que ni le démon n'a commandé ni le prince n'a voulu qu'on jetât à la mer sa tombe ? D'où vient qu'on ne l'a ni brisée, ni brûlée ? D'où vient qu'elle n'a pas été reléguée dans un désert, dans une profonde solitude ? Si ce n'était là qu'une chose abominable et souillée, si l'on obéissait, en l'éloignant; à la répulsion et non à la crainte, ce n'est pas dans une ville qu'il fallait l'envoyer, mais bien dans des montagnes ou des vallées sauvages.

17. Le monarque impie connaissait, non moins qu'Apollon lui-même, la puissance du bienheureux et son crédit auprès de Dieu; il aurait donc craint, en agissant de la sorte, d'attirer sur lui la foudre ou tout autre fléau. La puissance du Christ lui était également connue par de nombreux exemples : elle avait éclaté sur ses prédécesseurs; elle éclatait encore sur ceux qui partageaient avec lui le pouvoir. Parmi les chefs de l'empire, ceux qui précédemment avaient commis de semblables témérités, assaillis bientôt par de longues et terribles infortunes, étaient morts objets de honte et de pitié. L'un d'eux, Maximin, avait été de son vivant frappé d'une manière étrange, les prunelles de ses yeux s'étaient détachées d'elles-mêmes; un autre était devenu fou : les malheurs étaient différents, mais la fin était identique. De ceux qui vécurent avec lui, son oncle se signalait par ses emportements contre nous : il osa

de ses mains impures toucher les vases sacrés; non content de cela, il en vint aux plus grossiers outrages, puisqu'il renversa ces vases sur le sol et s'en servit comme d'un siège. Il ne tarda pas à porter la peine de cette stupide audace: aussitôt la partie secrète de son corps fourmilla de vers; impossible de douter que ce ne fût là une vengeance céleste. Les médecins imaginèrent de tuer des oiseaux engraisés et venus de loin, et de les appliquer sur cette putréfaction, afin d'en retirer la vermine : vains efforts, elle semblait s'acharner davantage à sa proie; les chairs furent lentement dévorées, et le malheureux expira dans des souffrances atroces. Un autre, qui était préposé à la garde du trésor impérial, ayant commis une infamie du même genre, subit un même châtement : ses entrailles éclatèrent avant qu'il ne fût sorti du palais.

Qu'arriva-t-il après cela ? Chose admirable et qui manifeste, non seulement la puissance, mais encore l'ineffable bonté de Dieu ! le saint martyr était dans le sanctuaire où il avait été déposé avant qu'on le transférât à Daphné; l'esprit du mal n'eut pas de peine à comprendre qu'il avait inutilement dressé contre lui ses embuches; qu'il n'avait pas à lutter avec un mort, mais bien avec un être vivant, plein de force et de vigueur, capable de le vaincre lui-même et tous les démons ensemble. En effet, le saint pria Dieu de livrer le temple païen aux flammes; et la toiture entière fut consumée, aussi bien que l'idole elle-même jusqu'aux extrémités des pieds, ne laissant sur l'autel qu'un peu de poussière et de cendre; tandis que les murs restèrent debout et sans dégradation aucune. En voyant l'état actuel de cet édifice, on ne dirait jamais que c'est là l'œuvre du feu : ce n'est ni le désordre, ni l'indomptable violence qui signale la marche d'un incendie; mais on jugerait plutôt qu'il était guidé par une main intelligente et ferme, lui montrant tour à tour ce qu'il fallait épargner ou détruire, tant on remarque de mesure et de précision dans la manière dont le temple a été découvert; cela ressemble, non aux monuments ravagés par la flamme, mais aux constructions dont l'enceinte est achevée, auxquelles il manque seulement la toiture. Avec les murs ont été respectées toutes les colonnes, soit celles de l'intérieur, soit celles du portique, une seule exceptée qui se trouvait dans la partie la plus reculée du temple. Et ce n'est pas sans raison que celle-ci fut brisée; cette raison, nous la dirons tout à l'heure.

Aussitôt après l'événement, le prêtre du démon fut traîné devant les juges pour avoir à déclarer l'auteur de l'incendie. Comme il ne le savait pas, on disloqua ses membres, on l'accabla de coups; puis, l'élevant en l'air, on lui déchira les flancs, sans pouvoir en obtenir davantage. Il se passait là quelque chose de ce qui avait eu lieu lors de la résurrection du Christ : on avait placé des soldats près de son tombeau pour le garder et pour empêcher ses disciples, disait-on, de venir en secret dérober son corps; mais ces précautions n'eurent d'autre effet que d'enlever tout prétexte à ceux qui voudraient jeter du doute sur la résurrection. Le malheureux prêtre était de même pressé d'attester que c'était là l'œuvre de la malice des hommes, et non de la colère de Dieu. Torturé, déchiré, ne pouvant toutefois dénoncer personne, il finit par déclarer que le feu venait d'une cause divine; et de la sorte il ôta à l'impudence le pouvoir d'élever désormais la voix. Ce que j'ai différé pour un instant, trouve naturellement ici sa place. Qu'est-ce donc ? Le martyr remplit l'âme du tyran d'une telle frayeur que celui-ci n'osa pas pousser plus loin son audace. Désormais, ni ce prêtre qu'il tenait auparavant en si grand honneur et qu'il avait ensuite accablé de tant de maux à cause de l'incendie du temple, dont il avait déchiré les membres comme une bête avide de sang, dont il aurait même dévoré les chairs sans la crainte de s'attirer l'exécration universelle, n'aurait eu tant de maux à souffrir; ni le saint devant qui le démon était resté muet ne serait rentré dans la ville, pour y recevoir de plus magnifiques hommages. Il put se modérer d'abord quand le démon avouait sa propre défaite; mais après l'incendie il eût tout renversé, tout détruit, il eût réduit en cendres les deux sanctuaires du martyr, et celui de Daphné, et celui de la ville, si la peur ne l'avait emporté sur la colère, et l'instinct de la conservation sur les angoisses de la douleur. Que d'hommes, en effet, qui dans l'emportement ou le chagrin, s'ils ne peuvent s'en prendre aux auteurs de leurs peines, font tomber leur courroux sur tous ceux qu'ils rencontrent et surtout qu'ils soupçonnent ! Ici le soupçon tombait naturellement sur le martyr; car c'est à son arrivée dans la ville que le temple prit feu. Mais, je l'ai dit, la passion luttait contre la passion, la peur triomphait de la colère. Représentez-vous ce sage montant au faubourg, voyant en face de lui le monument du martyr, puis le temple brûlé, l'idole détruite, ses offrandes anéanties, le culte qu'il aimait et le souvenir des pompes diaboliques entièrement effacés : n'aurait-il ressenti ni colère ni tristesse à cette vue; il n'aurait pu du moins en supporter la honte et l'immense risée; il eût alors étendu ses mains sacrilèges sur l'asile du héros chrétien, s'il n'avait été retenu par la cause que nous avons signalée. Ce n'était pas là, dans le fait, un événement de peu d'importance : il ruinait toute la confiance des

Gentils, tarissait toute leur joie; la tristesse avait répandu sur eux un nuage aussi sombre que si tous leurs temples venaient d'être renversés.

18. Du reste, je ne parle point ainsi par emphase; et je vous citerai les propres paroles des lamentations et de la monodie que le sophiste de la ville composa à cette époque sur cette divinité. Voici en quels termes commence ce chant de douleur : «Hommes dont les yeux sont couverts, comme les miens, d'un nuage de tristesse, n'appelons plus cette ville, ni belle, ni grande.» (Liban., Monod.) Ayant ensuite dit quelques mots du mythe de Daphné, et ayant discoursu sur ce point, car nous ne saurions rapporter ici son discours tout entier, pour ne pas être nous-mêmes d'une longueur démesurée, il ajoute qu'un roi de Perse s'étant emparé un jour de la ville, épargna ce temple. «Le prince qui menait son armée contre nous, ce sont ses propres termes, ne douta pas qu'il ne dût conserver le temple; en sorte que la beauté de la statue dompta la fureur de ce barbare. Et maintenant, ô soleil, ô terre, quel est-il donc, et d'où vient-il cet ennemi qui sans avoir besoin ni d'oplites, ni de cavaliers, ni de vélites, avec une simple étincelle, a réduit tout en cendres ?» Montrant ensuite que le démon fut vaincu par notre bienheureux, alors que l'idolâtrie florissante jouissait des sacrifices et des initiations, «ce n'est point, poursuit-il, ce terrible cataclysme qui a balayé le temple; c'est par un temps serein, quand la tempête était passée, qu'il a été renversé.» Il appelle tempête et cataclysme le règne du dernier empereur. Etant allé un peu plus avant, il gémit avec encore plus d'amertume sur cet événement : «Tandis que tes autels étaient altérés de sang, tu restais, ô Apollon, gardien vigilant de Daphné, et pourtant oublié. Naguère, quand on t'accablait d'outrages, et qu'on te dépouillait des honneurs accoutumés, tu le supportais. Et maintenant, après tant de brebis et de bœufs immolés, après avoir reçu à tes pieds la bouche sacrée de l'empereur, après avoir vu celui que tu avais annoncé, après avoir été contemplé toi-même par celui que tu avais prédit, délivré du voisinage incommode d'un impur cadavre, voilà que tu t'es dérobé au culte dont on t'environnait. Comment désormais nous glorifier en face des hommes, au souvenir de tes cérémonies sacrées et de tes statues ?

Que dites-vous, ô lugubre rapsode ? Quand on le déshonorait et quand on l'outrageait, Apollon a conservé en sécurité la possession de Daphné : et quand on le comblait d'attentions et d'honneurs, il n'a pas pu garder son temple; et cela, sachant bien que son temple écroulé, il serait couvert d'une ignominie plus grande que l'ignominie précédente. Quel est donc, ô sophiste, ce mort insupportable à votre dieu ? Quel est donc ce funeste voisinage ? Ayant rencontré ici les vertus du bienheureux Babylas, et ne pouvant passer sa honte sous silence, le sophiste se voile en quelque sorte lui-même; le démon, tout en s'efforçant de cacher sa défaite, l'avait mise dans un plus grand jour, et il parle simplement du voisinage funeste dont il était débarrassé. Pourquoi donc ne dites-vous pas, ô le moins sérieux des sages, quel était ce mort, pourquoi lui seul était à charge à votre divinité, pourquoi lui seul fut changé de place ? Pourquoi qualifiez-vous son voisinage de funeste, je vous le demande ? Parce qu'il mettait à nu la fourberie du démon ? Mais ce n'était pas là l'effet d'un voisinage funeste, ni l'œuvre d'un mort, mais d'un personnage vivant, actif, bon, puissant, plein de sollicitude, et se proposant en toute chose votre salut, si vous l'eussiez voulu. Afin qu'il ne vous fût plus permis de vous séduire plus longtemps vous-même et de prétendre que le dieu s'était retiré de son propre mouvement, courroucé et rempli de griefs contre vous, au sujet des sacrifices et du reste de son culte; à cause de cela le martyr l'a chassé irrévocablement de cette contrée qu'il chérissait plus que toutes les autres et qu'il préférait au point d'y rester même déshonoré. C'est vous-même qui nous avez signalé cette circonstance. «En ce temps où l'empereur lui sacrifiait des brebis et des bœufs sans nombre.» Preuve manifeste que la nécessité et une force irrésistible avaient contraint le démon à abandonner Daphné. Babylas aurait bien pu l'en chasser tout en laissant les statues debout; mais vous n'auriez point cru, de même que vous ne crûtes pas autrefois, lorsque le martyr l'enchaîna, et vous auriez continué à le servir. C'est pour cela qu'après avoir laissé d'abord la statue debout, il saisit le moment où les flammes de l'impiété étaient les plus ardentes pour la renverser, déclarant par là qu'il est d'un triomphateur de vaincre ses ennemis, non lorsqu'ils sont humiliés, mais lorsqu'ils sont florissants et superbes. Car pourquoi n'ordonna-t-il point à l'empereur qui le transportait à Daphné, de détruire le temple et de transporter ailleurs l'idole comme il transportait son cercueil ? Parce qu'il n'avait rien à craindre de l'idole, parce qu'une assistance charnelle lui était inutile : voilà pourquoi, et alors et maintenant, il l'a renversée sans aucun bras humain. Sa première victoire, il ne nous la découvrit pas; après avoir fermé la bouche au démon, il se tint en repos.

Tels sont les saints; se proposant uniquement ce qui regarde le salut des hommes, ils ne consentent à déclarer à la foule que ces œuvres sont les leurs, que dans une nécessité extrême. J'appelle nécessité l'intérêt des hommes qu'il s'agit de sauver, comme il arriva alors.

Les ravages de l'erreur grandissant, la victoire du martyr nous fut révélée, non par le vainqueur, mais par le vaincu lui-même. De cette manière le témoignage était irrécusable, même pour nos ennemis; le saint évitait, même dans un cas de nécessité, de proclamer ses propres actions. Comme les progrès de l'erreur ne s'arrêtaient pas malgré cela, et que, surpassant les pierres en insensibilité, les infidèles persistaient à invoquer le vaincu et à fermer les yeux à une vérité aussi éclatante, alors le feu dut nécessairement être lancé contre l'idole, afin que cet incendie éteignit l'incendie propagé par l'idolâtrie.

19. Pourquoi donc reprochez-vous au démon de s'être retiré quand il était environné d'honneurs ? Il ne s'est pas retiré volontiers : c'est contre son gré qu'il a été repoussé et chassé; c'est lorsqu'il eût voulu principalement demeurer, pour savourer l'odeur des sacrifices, qu'il a été contraint de s'enfuir, comme s'il n'eût régné que pour cela, pour détruire les troupeaux de la terre entière. Le prince d'alors immolait sans ménagement sur les autels et bœufs et brebis; il en était venu à ce point de folie qu'un grand nombre de ceux qui passent chez les Gentils pour philosophes, le qualifiaient de cuisinier, de boucher, et lui donnaient d'autres noms semblables. Assurément, le dieu ne se fût pas éloigné volontiers d'une table aussi abondante, de ces lieux remplis de fumée, de graisse, de ruisseaux de sang, lui qui, à ce que vous prétendez, y restait quand il n'avait aucune de ces choses, à cause de sa passion pour une jeune fille. Mais suspendons le cours de nos propres paroles et prêtons de nouveau l'oreille aux lamentations du sophiste. Abandonnant Apollon, il se plaint auprès de Jupiter en ces termes :

«Ô Jupiter, quelle délicieuse retraite nous avons perdue pour nos esprits fatigués ! Quel lieu exempt de tumulte que Daphné ! Le temple était encore plus paisible : c'était un port que la nature avait mis dans un autre port. L'un et l'autre étaient à l'abri des tempêtes; mais le second offrait un calme plus profond. Qui n'y a pas déposé la maladie, la crainte, la douleur ? Qui s'est pris à désirer les îles fortunées ?» Oh ! quelle délicieuse retraite nous avons perdue, misérables que nous sommes ! Comme ce temple était exempt de tumulte ! Comme il ressemblait à un port à l'abri des orages ce lieu qui retentissait du bruit des flûtes, des cymbales, de la débauche, des orgies, de l'ivresse ! Qui ne s'y est pas déchargé de sa maladie ? Qui n'y a pas contracté le mal de votre culte, fût-il auparavant plein de santé, et le mal le plus funeste de tous ? Car celui qui se prosterne devant le démon, qui ajoute foi à l'histoire de Daphné, et qui voit un dieu possédé d'une telle folie, que, son amante ayant disparu, il s'attache encore à l'endroit et à l'arbre qui l'ont vu disparaître, à quelles ardeurs insensées ne sera-t-il pas lui-même exposé, à quelle tempête, à quel trouble, à quelle maladie, à quelle passion ? Et c'est ce que vous appelez un lieu de retraite pour l'âme, un port à l'abri des flots, un remède à toutes les maladies ! Mais serait-il étonnant que vous mettiez ensemble les choses les plus opposées ? Les personnes atteintes de démence ne comprennent point les choses telles qu'elles sont naturellement, et les jugements qu'elles portent contredisent la réalité.

«Les fêtes olympiques ne sont pas très éloignées.» Je reviens encore à ses lamentations, pour montrer quel coup ont reçu tous les Grecs qui habitaient alors la ville, et que le prince, loin de supporter cela avec modération, eût déchargé tout son courroux sur le cercueil du martyr, s'il n'eût été retenu par une crainte plus forte. Quel est donc ce langage ? «Les fêtes olympiques ne sont pas très éloignées. La solennité appellera les villes, et elles viendront offrir des hécatombes à Apollon. Que pourrons-nous faire ? où nous réfugier ? Quel dieu nous ouvrira les entrailles de la terre ? Quel héraut, quelle trompette ne prendrait pas le ton des larmes ? Qui appellerait les jeux olympiques un temps de fête, quand cette chute récente nous a plongés dans la tristesse ? Donnez-moi l'arc d'Apollon, dit la tragédie. Je le demanderai aussi, et de plus un peu d'esprit prophétique afin de découvrir d'abord, et de percer ensuite l'auteur de cet attentat. Oh l'audace impie ! oh l'âme impure ! oh la main téméraire ! Certainement c'est ici un autre Titye, ou bien un autre Idas, frère de Lyncée; non pas grand comme l'un, ni habile archer comme l'autre; mais ne sachant qu'une chose, insulter les dieux. Quand les fils d'Aloüs complotaient contre les dieux, tu les as arrêtés par la mort, ô Apollon; et quand celui-ci, le feu dans la main, se trouvait encore loin, une flèche n'a pas volé au-devant de lui et ne lui a pas percé le cœur ! Ô main furieuse ! ô feu sacrilège ! Où donc est-il tombé tout d'abord ! Par où a commencé le fléau ! Comment étant parti du toit a-t-il envahi tout le reste, cette tête, ce visage, ce vase, ce diadème, cette ample tunique ? Et Vulcain, ce dispensateur du feu, n'a point élevé une voix menaçante contre ce feu envahisseur, par reconnaissance pour l'avertissement que le Dieu lui avait donné autrefois ! Et Jupiter, le modérateur des nuées, n'a pas répandu des flots sur cette flamme, lui qui autrefois a éteint les flammes d'un bûcher en faveur d'un roi de Lydie malheureux ! Quelles furent les premières

paroles prononcées par l'auteur de cette destruction ? D'où lui est venue cette audace ? Comment a-t-il persisté dans sa fureur ? Comment n'a-t-il pas renoncé à son dessein par respect pour la beauté du dieu ?»

Jusques à quand resterez-vous dans l'aveuglement, misérables et malheureux que vous êtes, et direz-vous que ceci est l'œuvre d'une main humaine, et, comme des gens qui déraisonnent, vous contredirez-vous et vous combattrez-vous vous-mêmes ? Si, au moment où le roi des Perses, après s'être emparé de la ville à la tête d'une armée innombrable, après avoir livré aux flammes tous les autres temples, au moment où tenant la torche dans les mains il se disposait à la lancer contre ce temple, le démon a changé ses sentiments; car vous rappeliez en gémissant ce fait au commencement de votre monodie en ces termes : «Un roi des Perses, l'un des ancêtres de celui qui est en guerre avec nous, s'étant emparé de la ville par trahison et l'ayant incendiée, se dirigeait vers Daphné pour lui faire subir le même sort; mais le dieu le changea de telle façon que, jetant sa torche, il se mit à adorer Apollon, tant l'aspect du dieu eut de puissance pour le changer et le fléchir !» Ce dieu, dis-je, qui vint à bout, à ce que vous prétendez, de la fureur du barbare et d'une armée aussi nombreuse, qui put repousser alors le danger, et qui, d'après vous, arrêta par la mort les fils d'Aloüs complotant contre les dieux, comment après des actes d'une telle puissance n'en a-t-il pas fait autant dans la circonstance présente ? A ne pas faire autre chose, il eût fallu du moins qu'il prit en pitié le prêtre injustement déchiré et découvrit l'auteur de l'attentat. Que si, au moment de l'incendie, il a pris la fuite, du moins lorsque cette malheureuse victime suspendue et les flancs déchirés, ne pouvait indiquer, comme on le lui demandait, l'auteur de ses souffrances, le dieu eût dû arrêter et livrer le criminel, ou bien le découvrir, s'il eût été incapable de le livrer. Or il dédaigne, ingrat et insensible qu'il est, son serviteur injustement maltraité; il dédaigne l'empereur couvert de ridicule par ses nombreux sacrifices. Et en effet, tout le monde se moquait de lui, comme d'un insensé et d'un furieux, lorsqu'il assouvissait sa colère sur ce malheureux.

Comment une divinité qui annonçait à l'avance, comme vous le disiez précédemment, l'arrivée prochaine du prince qui était encore loin, n'a-t-elle pas vu l'auteur de l'incendie, qui était tout près ? Et pourtant vous lui attribuez le don de prophétie, et, en répartissant les autres arts entre vos dieux, comme vous le feriez entre des hommes, vous avez réservé à celui-ci l'art de la divination : et vous ne lui demandez pas de vous faire part de cet art ? Comment n'a-t-il pas connu ses propres malheurs ? Ils n'eussent pas échappé à l'homme lui-même. Aurait-il été endormi par hasard, quand on y mettait le feu ? Mais personne n'est tellement insensible qu'il ne se lève sur-le-champ, quand on approche de lui la flamme, et qu'il ne saisisse celui qui l'approche. En vérité les Grecs seront toujours des enfants; les vieillards grecs il n'y en a aucun. Vous deviez pleurer votre propre stupidité, car les choses elles-mêmes proclament la fourberie des démons; et malgré cela, vous ne vous y dérobez pas, et, vous précipitant vous-mêmes dans la perdition, sacrifiant votre salut, vous vous laissez conduire comme de stupides animaux là où les démons veulent vous mener, vous tous qui ne cessez de pleurer la destruction de vos idoles. Et vous demandez un arc, pour ressembler de tout point au personnage de qui la tragédie tient ce langage. N'est-ce point une folie claire et évidente d'espérer quelque avantage de ces armes qui n'ont servi de rien à celui qui les possédait ? Si vous croyez être doué vous-même d'une habileté et d'un art supérieurs à ceux du démon, vous ne devriez point honorer un être plus faible et plus incapable que vous, même dans les choses où, d'après vous, il excelle. Mais si vous lui abandonnez le premier rang, qu'il s'agisse de tirer de l'arc ou de deviner, comment espéreriez-vous faire, avec une connaissance incomplète de ces arts, ce que n'a pu celui qui les connaissait parfaitement ?

20. Mais ce ne sont là que des fables ridicules; car il ne possédait point l'art de la divination, et, l'eût-il possédé, cet art ne lui eût servi de rien. Ce n'est point, non, ce n'est point un homme qui a fait toutes ces choses, mais une vertu divine; j'en découvrirai plus tard la nature. Pour le moment, il est utile de voir pourquoi il accuse Vulcain d'ingratitude dans les termes suivants : «Vulcain, ce dispensateur du feu, n'a point élevé une voix menaçante contre le feu envahisseur, par reconnaissance pour l'avertissement que ce dieu lui avait donné autrefois.» Quelle est cette reconnaissance ? Quel est cet avertissement d'autrefois ? Pourquoi donc cacher les belles actions de vos dieux ? Si vous nous disiez le sujet de cette reconnaissance, vous feriez mieux ressortir l'ingratitude de Vulcain. Mais vous avez honte et vous rougissez. C'est nous dès lors qui parlerons hardiment à votre place. De quel service s'agit-il donc ? Mars, à ce que l'on raconte, s'était épris de Vénus; mais il redoutait Vulcain, époux de la déesse. Profitant un jour de son absence, il se rendit auprès de Vénus. Apollon

s'étant aperçu de l'entrevue, alla dénoncer à Vulcain son déshonneur. Celui-ci s'étant rendu sur les lieux et ayant trouvé les deux amants ensemble, les enveloppa de liens qui ne leur permirent pas de se séparer, et invita les dieux à contempler cet infâme spectacle, se vengeant de cette manière de la tache fait à son honneur. Tel est le bienfait dont Vulcain était redevable à Apollon et dont, au dire de notre sophiste, il ne fut en aucune façon reconnaissant, quand la circonstance le réclamait. Et Jupiter donc, ô mon excellent ami, lui aussi, vous l'accusez de cruauté. Et Jupiter, non plus, vous écriez-vous, ce modérateur des nuées, n'a pas répandu des flots sur ces flammes, lui qui autrefois a éteint les flammes d'un bûcher, en faveur d'un roi de Lydie malheureux.» C'est avec un merveilleux à-propos que vous mentionnez ce monarque lydien; car il fut également induit en des espérances mensongères par cet impur démon, et précipité dans un désastre affreux. N'eût été l'humanité de Cyrus, Jupiter ne lui eût servi de rien. En sorte que vous n'avez aucune raison de reprocher à Jupiter d'avoir mieux traité le Lydien que son propre fils. Du reste, dans la ville du monde où il était le plus honoré, dans la cité de Romulus, veux-je dire, il ne put se garantir lui-même de la foudre dont il fut frappé. Mais écoutons la suite de ces lamentations; nous connaissons ainsi parfaitement la douleur dont leurs âme furent pénétrées.

«Ô hommes, mon âme se sent entraînée vers l'image du dieu, et mon imagination place devant mes yeux son type divin, l'élégance de sa forme, le velouté de sa peau, et cela exprimé par la pierre elle-même; la ceinture qui rattachait sur sa poitrine sa robe d'or, de façon à ce que les plis en fussent d'une part abaissés, de l'autre relevés. Quelle fureur ardente n'eût point apaisé l'ensemble de son maintien ? On eût dit qu'il chantait harmonieusement; et quelqu'un même, à ce que l'on raconte, a entendu vers l'heure de midi les accents de sa lyre. Heureuses furent les oreilles de cet homme ! Sans doute, ce chant était en l'honneur de la terre sur laquelle il dut, à mon avis, verser les libations de sa coupe d'or, après qu'elle se fut entr'ouverte et refermée sur la jeune fille.» S'étant ensuite lamenté quelque peu sur l'incendie du temple, il ajoute : «Le voyageur poussa des cris lorsque la foudre éclata; la prêtresse des dieux qui habitait le bois de Daphné fut profondément troublée; on eût dit des personnes qui se frappaient la poitrine; des lamentations déchirantes courant à travers ces lieux boisés tombèrent au milieu de la ville et y répandirent l'horreur et l'effroi. Les yeux du gouverneur, que le sommeil venait d'appesantir, à cette nouvelle funeste furent arrachés au sommeil. Transporté de fureur et demandant à Mercure ses ailes, il se mit à rechercher la racine du mal, embrasé lui-même intérieurement d'un feu non moins ardent que celui du temple. Cependant les poutres croulaient, et portant le feu dans les parties inférieures, livraient à la destruction les objets les plus rapprochés. Le premier fut la statue d'Apollon, laquelle était à peu de distance du toit; puis les autres ornements, les statues des muses, les pierreries brillantes, de magnifiques colonnes. En même temps la foule gémissait tout autour, incapable d'y porter remède, comme il arrive à ceux qui, contemplant de la terre un naufrage, ne peuvent pour toute assistance que pleurer sur la catastrophe. Assurément les nymphes sortant de leurs fontaines firent éclater de profonds gémissements, ainsi que Jupiter, qui résidait auprès, comme il lui convenait de le faire, en présence de son fils déshonoré. Profonds furent aussi les gémissements des divinités innombrables qui résidaient dans le bois; elle ne fit pas non plus entendre, du milieu de la ville, le cri d'une moindre douleur, Calliope, il la vue du coryphée des muses insulté par le feu.» Vers la fin il s'exprime en ces termes : «Puisses-tu maintenant à ma voix, ô Apollon, devenir tel que tu devins à la voix de Chrysis maudissant les Achéens; rempli de fureur et pareil à la nuit; car, tandis que nous te rendions tes ornements et que nous te remettions tout ce qui avait été enlevé, l'objet de notre culte nous a été ravi, comme un fiancé qui disparaît au moment même où l'on tresserait les couronnes.»

21. Telle est cette lamentation, ou plutôt une petite partie de cette lamentation. Pour moi, j'admire comment le rapsode croit devoir s'honorer de choses dont il devrait rougir; semblable à un jeune homme débauché et impudique qui viendrait vers le milieu du jour jouer de la cithare, déclarerait qu'il va prendre son amante pour sujet de ses chants, et qui proclamerait bienheureuses les oreilles qui entendraient ses accents honteux. Quant à ces circonstances, des habitants de Daphné et des lieux voisins versant des larmes, du gouverneur de la ville embrasé de colère et du deuil que l'on montre régner partout, elles n'ont rien d'étonnant; mais que les dieux eux-mêmes aient été réduits à une égale impuissance, et qu'ils n'aient eu qu'à pleurer en eux-mêmes; que ni Jupiter, ni Calliope, ni la foule des divinités, ni les nymphes n'aient point réussi à barrer aux flammes le passage, et qu'ils se soient tous bornés à des lamentations et à des gémissements, ceci est souverainement ridicule. Que ce coup ait été terrible, ce que nous venons de dire le montre suffisamment : le sophiste n'avouet-il pas lui-même au milieu de sa monodie le coup mortel qui a été porté ? Certes, l'empereur

n'eût point supporté cela avec résignation, s'il n'eût été en proie à une crainte et à une frayeur excessives ?

Ce qu'il nous faut maintenant montrer, c'est la raison pour laquelle Dieu appesantit sa colère, non sur le prince, mais sur le démon, et pourquoi, au lieu de consumer le temple tout entier, le feu ayant embrasé le toit n'a fait que renverser l'idole. Ces choses-là n'ont été faites ni sans motif ni sans cause; les vues miséricordieuses du Seigneur sur les hommes égarés ont tout dirigé. Celui qui connaît toutes les choses avant même qu'elles soient savait entre autres celle-ci, que si la foudre eût éclaté sur le prince, les personnes en présence desquelles serait arrivé cet accident auraient été momentanément effrayées; mais, deux ou trois ans écoulés, le souvenir de ce fait se serait effacé, et beaucoup eussent refusé d'ajouter foi à ce prodige. La flamme tombant au contraire sur le temple annonçait avec plus de clarté qu'un héraut ne l'eût fait, non seulement aux contemporains, mais encore à toute la postérité, le courroux du Seigneur; de manière à ce qu'il fût absolument impossible aux impudents qui voudraient ensevelir dans l'oubli cette histoire, de réaliser leur projet. En effet, quiconque se transporte en ce lieu est impressionné comme si l'événement était encore tout récent; un sentiment de terreur le saisit, et, jetant un regard vers le ciel, il glorifie aussitôt la puissance de l'auteur de ces merveilles. Si un homme courageux, forçant le repaire et l'ancre d'un chef de brigands, l'en arrachait et l'emmenait chargé de fers, et, s'emparant de toutes ses richesses laissait cet endroit aux bêtes féroces et aux hiboux pour qu'il leur servit de refuge; quiconque ensuite pénétrerait dans cette caverne, au seul aspect de ces lieux, se représenterait aussitôt les incursions, les rapines et l'image elle-même de celui qui l'habitait antérieurement. Or il se passe ici quelque chose de semblable : quiconque aperçoit de loin ces colonnes et, s'approchant, franchit le seuil du temple, songe soudain au culte abominable du démon, à ses tromperies, à ses pièges, et il se retire dans la stupeur, devant ce témoignage de la colère et de la puissance de Dieu. En sorte que cet édifice, naguère voué à l'erreur et aux blasphèmes, est maintenant pour le Seigneur une source de gloire; tant la sagesse de notre Dieu est étonnante dans ses ressources !

Et ces choses merveilleuses, ce n'est pas aujourd'hui que Dieu les opère pour la première fois; il les a accomplies dès les générations les plus reculées. Quoique ce ne soit pas le moment de les parcourir toutes, je rappellerai un fait qui ressemble d'une manière frappante à celui-ci. La guerre s'étant élevée autrefois en Palestine entre les Juifs et quelques étrangers, les ennemis remportèrent la victoire; s'étant emparés de l'arche du Seigneur, ils la consacrèrent, comme prémice du butin, à une idole qu'ils nommaient Dagon. Dès que l'arche eut été introduite dans le temple, l'idole tomba et resta renversée sur le sol. Cette chute n'ayant pas révélé aux idolâtres l'intervention de la puissance divine, ils relevèrent la statue et la replacèrent sur sa base. Etant venus vers l'aurore, ils la trouvèrent non seulement renversée, mais brisée en éclats : les mains séparées du tronc avaient été rejetées ainsi que les pieds jusque au seuil du temple, les autres parties du dieu étaient également dispersées en divers endroits. Le pays de Sodome, pour rapprocher une petite chose d'une grande, devint avec ses habitants la proie des flammes, afin que cette catastrophe servit de leçon, et aux contemporains et à la postérité. Si la vengeance divine n'eût frappé que les hommes, on n'eût pas ajouté foi dans la suite à l'événement : aussi la terre elle-même fut-elle frappée; et, comme le temps ne la détruit pas, elle rappelle à chacune des générations qui se succèdent que des crimes semblables seront, en vertu des décrets divins, punis par un semblable châtement; encore que ce châtement ne soit pas immédiat, comme on le voit par la destinée de ce temple. Déjà vingt ans se sont écoulés depuis le temps dont nous parlons, et dans cet édifice aucune des parties que le feu avait respectées n'a péri; elles sont debout, douées d'une solidité à toute épreuve, et telle est cette solidité qu'elles peuvent durer cent, deux cents ans, et même un plus grand nombre d'années. Mais est-il bien étonnant qu'aucune des colonnes séparées des autres, ne soit tombée sur le sol ? Parmi celles qui se trouvaient à l'arrière du temple, une seule a été brisée, et encore elle n'est pas tombée. Après avoir été arrachée de sa base, elle s'est inclinée vers le mur, et elle est demeurée dans cet état; en sorte que la partie comprise entre la base et l'endroit où elle a été brisée s'appuie obliquement contre le mur; celle au contraire qui est comprise entre ce dernier endroit et le couronnement est restée droite, maintenue ainsi par la partie inférieure. Et pourtant les vents se sont déchainés bien souvent avec violence contre le temple, des tremblements de terre se sont produits, le sol a été ébranlé; et les restes de l'incendie n'ont pas été anéantis, et ils sont demeurés inébranlables, proclamant en quelque manière que leur conservation est une leçon à l'adresse de la postérité.

22. Voilà la raison par laquelle on peut expliquer la conservation de la partie du temple que le feu a respectée. Si l'on cherche pourquoi le tonnerre n'a point frappé le prince, on trouvera une raison nouvelle émanant de la même source, à savoir de la bonté et de la miséricorde du Christ. S'il détourna le feu du ciel de la tête de l'empereur et s'il le lança contre le toit du temple, ce fut pour qu'instruit par ce malheur étranger, le prince impie se dérobât au châtement en se convertissant et en renonçant à l'erreur. Encore ne fut-ce pas là le seul, ni le premier témoignage que le Christ lui donna de sa propre puissance, il lui en donna en outre beaucoup d'autres non moins remarquables. Son oncle et son intendant moururent alors tous les deux; la famine fondit tout à coup en ce moment sur la ville; il y eut une rareté d'eau telle qu'on n'en avait jamais vu auparavant, rareté qui se produisit après les sacrifices offerts par l'empereur auprès des fontaines; il y eut enfin une infinité d'autres choses, soit dans l'armée, soit dans les villes, qui eussent été capables d'amollir un cœur de pierre, non seulement par leur nombre, et parce qu'elles se produisaient toutes simultanément, sans interruption et à la suite de ces attentats, comme autrefois au temps du roi d'Egypte, mais encore parce que les prodiges qui éclataient, en eux-mêmes étaient tels qu'aucun n'avait besoin d'un autre pour convertir les spectateurs, et qu'ils étaient tous seuls capables de procurer cet effet. Pour ne pas parler d'autre chose, quel homme si stupide qu'il n'aurait point été frappé du prodige dont les fondements de l'ancien temple de Jérusalem furent le théâtre ? Ce prodige quel est-il ?

Le tyran voyant la foi du Christ se répandre dans tout l'empire soumis à ses lois, touchant déjà au royaume de Perse et à plusieurs autres contrées barbares, allant encore au delà et occupant pour ainsi parler toutes les régions éclairées par le soleil, déchiré et torturé par ce spectacle, se disposait à déclarer la guerre aux Eglises, ignorant, l'infortuné, qu'il regimbait contre l'aiguillon. En premier lieu, il s'efforça de relever le temple de Jérusalem, que la puissance du Christ avait détruit de fond en comble; lui, gentil, il prit en main les intérêts des Juifs, afin de battre ainsi en brèche le règne du Christ. Ayant convoqué quelques Juifs et leur ayant ordonné de sacrifier, prétendant que leurs ancêtres avaient observé ce genre de culte, comme ceux-ci se retranchaient derrière ce prétexte, qu'il ne leur était pas permis de le faire, hors de leur ancienne capitale, il leur ordonna de prendre sur le trésor impérial de l'argent, de se procurer toutes les choses nécessaires pour construire, d'aller relever le temple et de reprendre l'antique usage de leurs sacrifices. Ces Juifs insensés, jouets de l'erreur dès le sein de leur mère et agissant en enfants jusque dans la vieillesse, s'en allèrent accomplir le dessein de l'empereur. Mais à peine eurent-ils commencé à creuser le sol qu'un feu, jaillissant soudain des fondements, les dévora tous. Cet événement ayant été rapporté à l'empereur, il n'essaya pas de pousser plus loin son audacieuse tentative; il était retenu en cela par la crainte. Mais il ne voulut pas s'affranchir de l'erreur et de la tyrannie des démons, à laquelle il était asservi. Cependant il resta pour le moment en repos. Peu de temps après, il se mit à poursuivre de nouveau son projet insensé; il n'essaya pas de rebâtir le temple, mais il nous combattit d'une autre manière. Jusque-là il avait hésité à nous déclarer ouvertement la guerre; pour première et pour principale raison, parce qu'il était persuadé de l'absurdité de son entreprise; pour deuxième raison, parce qu'il ne voulait point nous fournir l'occasion de ceindre la couronne du martyr. Car ce qui lui était insupportable et surpassait à ses yeux toute calamité, c'était que l'on endurât avec courage, pour la cause de la vérité, tous les tourments jusqu'à la mort. C'est ainsi qu'il manifestait sa haine profonde contre nous. Il savait en effet, il savait, à n'en pas douter que, s'il eût poussé jusque là sa témérité, tous les fidèles eussent livré volontiers leur vie pour le Christ. Pervers et habile comme il l'était, il laissait en pleine liberté tous ceux que les chefs de l'Eglise avaient punis à cause de quelques crimes et qu'ils avaient dépouillés de leurs dignités, ouvrant de cette manière aux scélérats une large carrière, bouleversant les lois ecclésiastiques et soulevant les chrétiens les uns contre les autres. Il pensait qu'il en viendrait facilement à bout quand ils auraient été précédemment la proie d'une guerre intestine. Un individu, à cause de la perversité de sa doctrine et de la scélératesse avait été chassé des dignités ecclésiastiques: Etienne était son nom. Il lui ordonna de monter de nouveau sur la chaire doctrinale. Le nom du Seigneur, il travaillait de toutes ses forces à l'anéantir : dans ses édits il nous appelait Galiléens, au lieu de chrétiens, et il pressait les magistrats d'en faire autant. Les signes dont j'ai parlé, la famine, la sécheresse, étant survenus dans l'es entrefaites, il ne laissa pas de persister dans la même impudence et la même insensibilité au moment de marcher contre les Perses, et tout en entreprenant cette expédition avec un incroyable orgueil, comme s'il allait exterminer cette nation barbare tout entière, il proférait contre nous mille menaces et assurait qu'à son retour il nous détruirait complètement. Cette dernière guerre lui paraissait plus sérieuse que la guerre contre les Perses, et il lui fallait d'abord terminer heureusement la moins importante avant d'aborder la

plus importante. Voilà ce que nous avons appris des personnes qui étaient initiées à ses desseins. Bouillonnant de fureur à notre endroit, et sa folie grandissant tous les jours, il ne persista pas dans ses premières pensées, et renonçant à ce dessein il nous menaça de la persécution. C'est pour le contenir et pour réprimer sa colère que Dieu opéra ce nouveau prodige et lança la foudre sur le temple à Daphné.

23. Mais le courroux du prince ne fut pas pour cela évanoui; possédé du désir de notre ruine, il n'attendit pas le temps marqué par ses menaces, et quand il fallut passer l'Euphrate, il mit ses soldats à l'épreuve. Il en séduisit un petit nombre par ses flatteries : pourtant il ne renvoya pas de son armée ceux qui lui résistèrent, de crainte qu'en les éloignant il n'opposât aux Perses qu'une armée affaiblie. Et maintenant qui nous racontera les événements subséquents, événements bien plus effrayants que ceux du désert, ceux de la mer, l'eux de l'Égypte, alors que l'insensible Pharaon était châtié et que tous ses soldats étaient submergés ? De même qu'à cette époque, parce que l'Égyptien avait refusé de céder à toutes les plaies et de devenir meilleur, le Seigneur l'extermina à la fin avec toutes ses troupes; ainsi, de nos jours, ce prince ayant résisté à tous les prodiges du Seigneur, s'étant obstiné à n'en retirer aucun fruit, et à ne pas revenir à des sentiments plus sages, Dieu l'enveloppa dans un affreux châtement, afin que, s'il n'avait pas voulu lui-même profiter des exemples d'autrui, son propre désastre rendit les autres meilleurs. Cet empereur qui avait emmené des myriades de soldats telles qu'aucun autre prince n'en avait jamais emmené, qui s'attendait à se rendre maître de la Perse entière d'emblée et sans peine aucune, vit son expédition se terminer par une fin aussi triste et déplorable que s'il eût avec lui une armée de femmes et de petits enfants, et non une armée d'hommes. Et d'abord, par son imprévoyance, réduisit ses soldats à une telle extrémité qu'ils durent manger la chair de leurs chevaux, et que les uns périrent consumés par la faim, les autres par la soif. Comme s'il se proposait de combattre en faveur des Perses, au lieu de les soumettre; comme s'il se proposait de leur livrer ses propres soldats, il enferma ceux-ci en des lieux tellement resserrés qu'ils furent pour ainsi dire livrés les mains liées.

Quant aux maux qui survinrent alors, ceux-là même qui les ont vus ou qui les ont éprouvés ne sauraient les raconter tous, tant ils furent horribles. Pour tout dire en un mot, le prince y périt lui-même misérablement et honteusement : d'après les uns, il serait mort sous les coups d'un homme de peine que ces maux avaient poussé à bout; d'après d'autres, il n'aurait pas connu son meurtrier, et il aurait seulement, une fois frappé, demandé qu'on l'ensevelit en Cilicie, où ses restes reposent maintenant. Quand il eut péri de cette façon ignominieuse, les soldats se voyant réduits à toute extrémité, allèrent implorer les ennemis et s'obligèrent avec serment à quitter une place forte des plus redoutables et qui fermait tout le pays que nous habitons comme un boulevard inexpugnable : ils furent écoutés avec humanité par les barbares, et ils sortirent de la sorte de cette extrémité. Il n'en revint qu'un petit nombre; et encore le corps exténué, rougissant du traité qu'ils avaient conclu, et contraints par leurs serments d'abandonner les possessions de leurs ancêtres. Il fallait voir ce spectacle plus navrant que celui de n'importe quelle captivité : les habitants de cette ville furent ainsi traités en ennemis par ceux dont ils attendaient toute sorte de biens, et qui, placés là comme un mur de défense, comme l'enceinte redoutée d'un port sûr et tranquille. devaient les protéger tous et faire face à tous les dangers; les voilà désormais réduits à fuir leurs maisons et leurs champs, violemment arrachés aux possessions qu'ils tenaient de leurs pères; et tout cela, c'est à des frères qu'ils en étaient redevables. Tels sont les biens dont ce prince nous a gratifiés dans sa magnificence.

Tout ceci n'a pas été dit en vain : c'est une réponse à ceux qui demandent sans raison pourquoi Dieu n'a pas châtié l'empereur dès le principe. Il a voulu souvent arrêter le cours de ses fureurs, et le corriger par le spectacle des châtements infligés à d'autres coupables. C'est parce qu'il s'est raidi que le malheureux s'est vu réduit aux dernières extrémités. Quoique le souverain Juge réserve pour le grand jour la véritable répression de nos désordres, il veut par les supplices présents secouer notre indifférence et nous rendre meilleurs. La bonté de Dieu pour nous est si grande qu'elle attire à la fin une plus terrible justice sur ceux qui n'en ont pas suivi les inspirations : autant elle est avantageuse aux pécheurs repentants, autant elle devient funeste à ceux qui persistent et s'obstinent dans le mal. Quelqu'un dira peut-être : Eh quoi, Dieu n'avait-il pas prévu que le tyran ne reviendrait jamais au bien ? Nous répondons à cela que Dieu l'avait prévu sans doute, mais que la prévision qu'il a de notre malice ne saurait l'arrêter dans l'accomplissement de ses desseins. Alors même que nous n'acceptons pas ses leçons, il n'en montre pas moins son amour pour nous. Deviendrions-nous pires, cela n'atteint pas Dieu, qui diffère de nous frapper, non pour notre perte, mais pour notre salut : la faute en retombe sur nous seuls qui faisons outrage à son ineffable longanimité. Et voilà comment se

manifeste l'immense amour de Dieu pour les hommes. Quand nous ne voulons pas profiter de sa patience pour notre propre salut, il la fait tourner à l'avantage des autres, nous montrant à la fois et sa sagesse, et sa bonté; c'est ce qui eut lieu dans cette circonstance.

Telle fut donc la fin du tyran; et les monuments sont là qui nous attestent sa démente et le pouvoir du bienheureux Babylas : le temple des idoles et le sanctuaire du martyr, celui-là vide, celui-ci toujours puissant comme à son origine. La chaise n'est pas de nouveau transférée, par une disposition spéciale de la providence, afin qu'aux yeux de tous les visiteurs rayonnât avec plus de force la gloire des vertus du saint. Tout étranger qui se rend en ce lieu, n'y voyant pas les ossements du martyr, en demande aussitôt la raison : les faits lui sont alors racontés, et son édification au départ n'en est que plus grande; c'est ainsi qu'on emporte d'une visite à Daphné les plus heureux fruits. Voilà quelle est la puissance des martyrs, vivants ou morts, présents ou absents. Du commencement à la fin, les œuvres admirables de celui-ci n'ont pas discontinué. Voyez en effet : il vengea les lois divines outragées, il exerça contre ses meurtriers une justice éclatante, il montra la différence qu'on doit faire entre le sacerdoce et la royauté, il renversa toutes les pompes du monde et dissipa toutes les illusions de la vie; il apprit aux monarques à ne pas étendre leur pouvoir au delà des limites que Dieu leur a posées, aux prêtres à conserver la noblesse de leurs sublimes fonctions. Tel et plus grand encore il se montra dans sa chair. Après qu'il l'eut dépouillée et qu'il eut quitté la terre, il ruina l'empire du démon, mit à nu l'erreur des Gentils, la vanité de leurs oracles, brisa l'image du dieu, lui arracha le masque dont il se couvrait, le réduisit au silence dans l'idole même qui lui servait d'instrument, lui fit subir, enfin, la plus terrible défaite. Les murs du temple sont encore debout, annonçant à tous la honte du démon, la chute ridicule et son impuissance, en même temps que les couronnes, la victoire et la force triomphante du martyr. Telle est, je le redis en terminant, la puissance des saints; elle est invincible, elle frappe d'effroi les princes et les démons, sans en excepter le chef des démons lui-même.